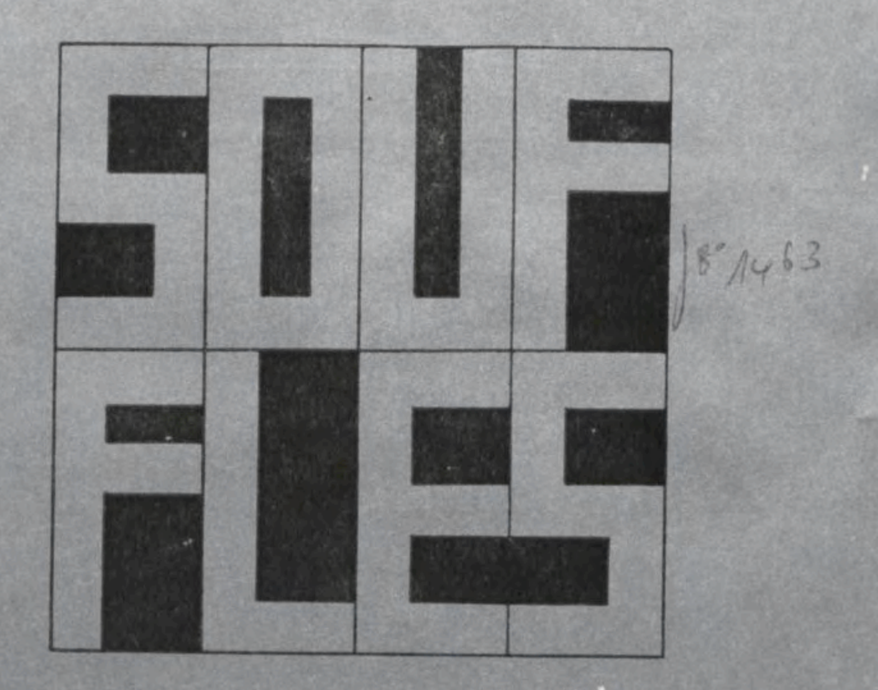
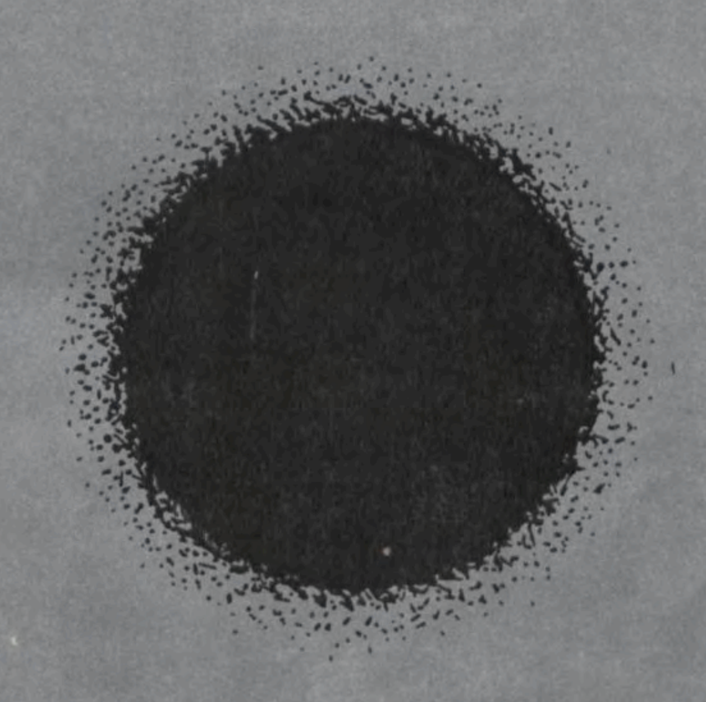




9 • revue littéraire culturelle maghrébine • 2 DH 50

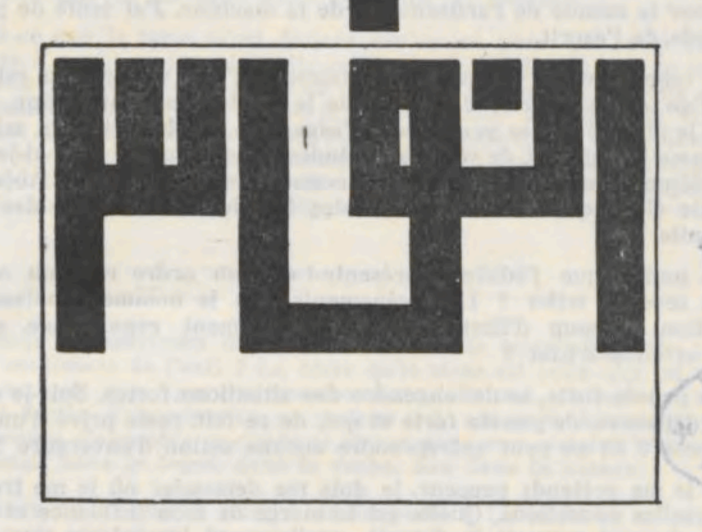
souffles revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

siège social 4, avenue pasteur - rabat - maroc - ccp 989 79 - tél. 235 92
directeur : abdellatif laâbi

couverture mohammed melehi peintures mohammed khadda

sommaire

N° 9 3e année - 1er trimestre 1968



adonis

le manifeste du 5 juin 1967



Qui suis-je ? Est-ce que je me connais ? Les autres sont entrés dans l'ère de l'électricité, du machinisme, de l'électron et de l'atome. Ils vont sur la lune. Ils inaugurent une page nouvelle dans la grande aventure de la création humaine. J'ai quelque peu avancé, je me suis instruit quelque peu. Je possède un trésor vaste comme la mer, et je foule une

---

adonis (Ali Ahmad Saïd) - Poète libanais. Né en Syrie. Licencié de philosophie à l'Université de Damas. Co-fondateur avec Yussuf Ul Khal de la revue poétique libanaise Schi'r en 1957. A publié plusieurs recueils de poésie.

Ce texte traduit de l'arabe dont nous présentons à nos lecteurs de larges extraits a été publié dans sa version française le 24 septembre 1967 par le journal libanais « L'Orient ».

Nous tenons à remercier notre amie Etel Adnan de nous avoir communiqué ce « manifeste » par lequel nous comptons inaugurer une série d'approches des réalités culturelles et idéologiques du monde arabe d'aujourd'hui et ceci en corrélation avec les situations proprement maghrébines qu'il est devenu caduc de séparer de leur contexte collectif arabe. Nous ressentons en effet cet élargissement comme une nécessité qui rentre dans la logique d'une évolution structurelle des réalités culturelles et idéologiques de l'ensemble de la communauté arabe. Malgré les spécificités nationales, nous pensons que toutes les démarches de pensée et de création dans le monde arabe tendent à se recouper et à se rencontrer autour d'un certain nombre de préoccupations communes dont nous devons témoigner et auxquelles nous devons apporter notre contribution dans un but de confrontation, de clarté et d'efficacité.

terre que traverse un Pactole. J'ai tenté de quitter mon primitivisme agricole pour le monde de l'artisanat et de la machine. J'ai tenté de pénétrer le monde de l'esprit.

Et cependant, est-ce que j'use vraiment d'une voiture, ou est-ce que j'use d'un **cheval d'acier** ? Est-ce que je pilote vraiment l'avion, ou est-ce que je pilote l'**un des prodiges de l'espace** — un objet étrange, **mi-oiseau, mi-homme** ? Ai-je fait de véritables études d'ingénieur ou bien ai-je obtenu un diplôme dont je me suis décoré comme d'une médaille ? Ai-je utilisé l'énergie électrique ou bien plutôt **des bougies de verre et des lampes sans huile ?**

La nation que j'édifie, représente-t-elle un ordre réel ou n'est-elle qu'une seconde tribu ? Les événements que je nomme renaissance, et révolution et coup d'Etat, sont-ils véritablement renaissance, et révolution et coup d'Etat ?

La pensée forte, seule, engendre des situations fortes. Suis-je dans un temps dépourvu de pensée forte et qui, de ce fait, reste privé d'une situation forte ? Et ne peut entreprendre aucune action d'envergure ?

Si je me prétends penseur, je dois me demander où je me trouve, et dans quelles conditions. Quelle est la marge de mon influence et de mon action, de quel pouvoir je dispose, quelles sont les valeurs que j'ai instituées, ou défendues : la liberté ? la vérité ? l'amitié ? la liberté de rechercher la liberté, la vérité et l'amitié ? Ai-je défendu la pensée de tous les penseurs ou les miennes seules ? Ai-je été poursuivi, jeté en prison, interrogé pour la juste cause de la pensée et du droit au dialogue des extrêmes, ou bien ai-je falsifié, nié toute autre pensée que la mienne ? Et si je falsifie la pensée des autres dans ma propre patrie, cela ne veut-il pas dire que je participe d'un pays traître en quelque manière, et d'un peuple traître en quelque manière et que je suis fin prêt, à tous les instants, pour devenir traître à mon tour ? Et dès lors que j'ai trahi les autres, puis-je me sentir en sécurité, et si je le puis est-ce par la grâce de la vérité, ou par la grâce du peuple, ou par la grâce de l'épée ? Par quel moyen ai-je soumis les autres : le dialogue et l'argumentation, ou le poignard et le coup de feu ? Et quelles sont mes prérogatives dans l'affaire ? La force brutale ou l'esprit ? Et sitôt que j'ai nié les autres, qu'ai-je pu affirmer ? Quand j'ai parlé de destruction et de négation, ai-je pour autant représenté une réalité positive ?

Suis-je un autre ? Puis-je prétendre perpétuer mes ancêtres qui ont inventé l'alphabet, parcouru les mers, installé leur brillante civilisation de Samarcande jusqu'à Grenade ?

Suis-je à l'état de veille, ou dans l'illusion de l'état de veille, dans les fumées, dans une dépression fertile et verdoyante ?

Suis-je un être **agi** ou **agissant** ? Achevé dès sa naissance.

Suis-je un esprit non concerné par le problème, si ce n'est égoïstement, et ne saisissant des choses que leur aspect secondaire et marginal ? Un esprit qui **se promène**, non pas un esprit qui **cherche**. Réduisant les choses à un jeu de réactions mutuelles et n'y reconnaissant pas des situations. Voyant partout des vérités partielles, relatives à tel ou tel : la vérité, c'est ceci, non pas cela ; le droit est à moi, non pas à lui.

Est-ce que je vis isolé dans le temps et l'espace ?

Est-ce que la terre m'est donnée seulement pour que je la cultive et la mette à profit ou bien fait-elle partie de moi ? Est-ce que je considère le monde comme isotrope et est-ce pour cette raison que je peux émigrer, m'acclimater partout ? Et quand je combats pour le lieu où je vis, est-ce vraiment pour la terre elle-même ou pour la part qui m'en revient ? Est-ce que je considère la terre comme propriété : susceptible d'échange, de diminution, d'augmentation... avec aussi la possibilité de sa disparition et donc la possibilités que j'y renonce ?

Suis-je un spécimen de « l'exilé » à qui la terre n'importe pas tant que le sentiment de l'exil ? La terre qu'il aime est celle qui lui convient le mieux et non pas nécessairement celle où il est né. Il lui devient facile d'abandonner sa maison : il est prêt à mourir pour la bonne cause d'une idée quelconque et pas pour une certaine terre. Comme s'il existait dans le logos, dans le verbe, non dans la nature.

Suis-je un spécimen unique de tragédie ? La terre ne m'est pas un havre, mais un lieu de passage. J'aime ceux qui m'accompagnent du fin fond du passé. Je déteste ceux qui viennent de l'avenir ou de l'inconnu. Je lutte pour obtenir ma liberté de circuler sur la terre, non pour obtenir la terre même. Ma patrie n'est pas ici et maintenant, mais bien plutôt cette éternité qui rejoint un passé indéfini.

Moi, celui qui pose ces questions, je suis l'homme arabe contemporain, vivant dans cette deuxième moitié du XX[e] siècle. Avec ces questions —
on peut d'ailleurs en poser bien d'autres — j'essaie de faire le point : 3
en moi, cet homme arabe, avant de faire le point de l'existence arabe. Il n'est pas tant question de changer cette existence — la société avec ses fondements — que de changer l'homme arabe : c'est là que tout commence.

Nous subissons aujourd'hui les conséquences désastreuses de notre attitude des cinquante dernières années : elle consistait à s'attacher aux événements superficiels et à négliger notre être intérieur. La vie arabe sait copier, à une vitesse vertigineuse, les multiples apparences de la civilisation européenne et américaine. Mais l'homme demeure inchangé. Dans la bousculade des nouveautés, il reste ébloui et pantois. Il pense suppléer par la quantité à la qualité, par l'existence à l'essence. Sa personnalité est au fond la même qu'il y a quinze siècles, un peu comme s'il représentait un vestige du cinquième siècle mangeant, dormant, s'habillant, bougeant en plein XX[e] siècle par un incroyable prodige.

Et parce qu'il se vêt des oripeaux de la civilisation moderne, l'Arabe se considère comme l'égal des inventeurs de cette civilisation.

Ainsi, par ce genre de méprise, l'Arabe n'apparaît pas seulement comme étranger à lui-même mais également comme étranger au monde. Il est une présence sans cesse différée. Et à persister dans son mimétisme, finit par ressembler à une branche artificielle greffée sur l'arbre de la civilisation contemporaine. Avec des fruits artificiels provenant d'ici et de là. On voudrait bien, et souvent, croire qu'il s'agit là d'une branche naturelle... Entre l'Arabe en tant qu'être et l'Arabe de la vie quotidienne, il y a un monde fait de néant, de déchirement et d'émiettement.

Il étudie la physique, la chimie, l'atome, la biologie, les mathématiques mais le sens de ces études ne dépasse pas son manuel, son esprit et sa mémoire. Il reste, en profondeur, dans le cœur de son être, à l'écart de ces sciences dans la mesure où elles sont des découvertes, des principes et des lois qui remettent en question la vie et le monde.

S'il considère le progrès c'est d'une manière théorique : et il vit matériellement dans le passéisme et la tradition. S'il adore la liberté, c'est du bout des lèvres. Il se montre de gauche pour les détails sans conséquence, mais dans les circonstances importantes — et parfois même pour les détails sans conséquence — il reste irrémédiablement de droite. Il veut accoucher de l'Histoire tout en s'y dérobant. Il veut guerroyer au plus pressé pour en finir avec la guerre. Il est à la fois chef et subalterne, chasseur et proie, courageux et lâche, socialiste et bourgeois, oriental et occidental. Il n'est qu'un moule prêt à contenir. Il copie le monde sans se soucier de l'assimiler et d'en faire sa propre substance. Pour lui la culture se réduit à un excédent de souvenirs mis à la disposition de sa mémoire. Sa présence au temps n'est aucunement participation au temps : elle est une présence individuelle, isolée, un clou, un caillou. Comme s'il existait seulement au niveau de la sensation et des objets.

L'homme arabe révolutionnaire perd la réalité cependant qu'il s'agrippe à la théorie. Il néglige l'homme et s'entête dans ses croyances. Il méprise le citoyen et glorifie le nanti. On trouve là un problème réel sans précédent au cours de l'histoire : il n'est plus tant question d'inculquer au citoyen une croyance, un ordre ou un principe que de le persuader qu'il a une patrie.

Ce même Arabe révolutionnaire critique, détruit, humilie, gouverne au nom de la Révolution mais la mesure de son pouvoir réside dans les mots et non dans la réalité. **Il déguise ces mots par les artifices de la prononciation ou de la syntaxe et se figure aussitôt qu'il a transformé le monde.**

L'homme arabe **pensant**, fût-il poète ou peintre ou musicien ou philosophe ou écrivain ou professeur, s'est construit, dans les vingt dernières années, un babélisme éclectique. Il a exposé les générations montantes aux périls de l'occidentalisation à tout prix, de la réaction et de l'ignorance. Par action ou par omission, par la parole ou par le silence, il a fait en sorte que son patrimoine soit aux mains des gouvernants. Il est responsable du fait que le parti est au-dessus de la patrie et du peuple, la croyance au-dessus de la vérité et de l'homme. Il a transformé les écoles en cages à perroquets où l'on piaille, marmonne et répète... Il a fait du Livre un cadavre et de la parole une momie.

La crédulité, le silence, l'isolement, la soumission au pouvoir, tels sont les traits de la pensée arabe contemporaine. Il y a là un compromis sur la vérité, la pensée et la liberté, ou un semblant de compromis, ou un réel aveuglement. Ils sont rares ceux qui, au cours des vingt dernières années, se sont élevés contre un tyran, se sont déclarés solidaires d'un prisonnier ou d'un déshérité. Pire : les champions de la liberté en tant que liberté, de la justice en tant que justice, de la vérité en tant que vérité, n'ont guère réussi à s'entendre. Parce qu'au fond, ils n'avaient pas grand chose à voir avec la vérité ou la liberté.

Ce spectre que j'appelle pensée arabe contemporaine, je l'accuse — bien que j'en fasse partie — **d'incapacité doublée d'incompétence.**

Il ne connaît personne, ni Arabe ni non-Arabe. Il n'est en mesure d'atteindre personne, ni Arabe ni non-Arabe. **Je l'accuse de suivisme et de plagiat.**

On trouve des penseurs qui n'ont pas le courage de leurs idées, qui n'osent pas prononcer la vérité ou témoigner pour le droit. On trouve des penseurs incapables de reconnaître leur erreur quand il leur arrive de se tromper, ou de réviser leurs opinions et leurs idées quand la vie et l'expérience en démontrent l'inanité. On trouve des penseurs qui préféreraient posséder une boutique plutôt qu'une bibliothèque. On trouve des penseurs soutenant le tyran qui persécute d'autres penseurs.

On trouve des penseurs morts-vivants : étriqués, fermés. **La « profession » leur importe plus que la vérité, la tranquillité plus que la liberté.**

La pensée, c'est la **parole-en-action**, tout comme, au commencement, était la parole-en-action. Jusqu'à la naissance d'une pensée véritable — ou d'un penseur véritable — la vie arabe restera un amalgame confus de corps humains agités. Elle restera **dans l'ordre de la gestation, non de l'accomplissement, dans l'ordre de la mort, non de la vie.**

Et l'homme arabe **politique** ? Dans les cinquante dernières années, il a gaspillé des fortunes qui auraient suffi à effacer la maladie des pays arabes, à couvrir des routes, bâtir des mosquées, à faire démarrer la production et l'artisanat, transformer chaque village en foyer de progrès, chaque maison en forteresse de culture.

Celui qui voudrait le gouverner en toute honnêteté ne pourrait que lui dire : Monsieur, vous êtes en train de vous leurrer, de tromper votre pays, d'y tromper l'être humain, d'y tromper la terre.

Il ne pourrait que lui dire : vous avez perdu, Monsieur, l'ère de l'individualité arabe. Vous l'avez immobilisée dans les marécages médiévaux, et vous avez placé un barrage entre elle et la civilisation, entre elle et l'avenir. Et si celle-ci continue à palpiter, c'est seulement parce qu'elle est d'une espèce peu commune !

Et il lui dirait : Monsieur, il nous est désormais interdit de la spolier.

C'est là ce que le penseur arabe doit déclarer, ce à quoi il doit hypothéquer son existence. Mais ce n'est pas facile. **Les politiciens ont conclu une alliance avec les financiers pour anéantir la pensée**, pour la réduire à l'état de fonctionnariat. Et ainsi, d'une manière ou d'une autre, le penseur vit à la merci des politiciens et des financiers. Et, petit à petit, il renonce à son rôle dans la recherche de la vérité, à son droit de regard, à son attachement pour la liberté. Il adopte leur attitude d'opportunisme, cultive la circonstance atténuante, fait l'autruche devant l'injustice, et renonce finalement à la liberté parce que, dans une situation viciée, la liberté devient désordre et destruction, ceux qui l'invoquent devenant eux-mêmes éléments de trouble et de destruction.

C'est ainsi que le principe de la vie arabe tombe **aux mains des gens au pouvoir — politiciens et financiers.** La pensée, pour sa part, devient une marionnette. Et les penseurs deviennent des mécaniques dressées pour leur fonction dans une société politicienne et financière. Quant à la politique, elle n'est plus un moyen, elle est devenue la fin absolue,

c'est-à-dire, dans son essence, la domination et le pouvoir. Ainsi, elle se défigure et se dégrade, devenant un vaste terrain de rivalités inefficaces. Alors, la porte est ouverte à tous les abus.

Qu'est-ce que tout cela signifie par rapport au penseur arabe qui entend rester penseur ? Cela signifie qu'il doit entamer une révolution pour rendre à l'esprit son rôle, au penseur ses prérogatives, renversant les données actuelles de l'existence arabe. Et une telle révolution impose au penseur arabe de s'élever vigoureusement contre le fait que **la politique devienne l'absolu au lieu de rester le relatif**, et qu'elle tourne tout à son entier profit. Son souci primordial doit être de faire de la politique un moyen et non une fin : de la soumettre au règne de la pensée mise au service de l'humanité. Une politique forte, c'est une pensée forte. **Et il paraît impossible qu'un politicien soit d'envergure s'il n'est pas un penseur d'envergure.**

Trois impératifs : **la liberté, la création-action, le triomphe sur l'habitude.** Ces impératifs sont, en même temps, des préoccupations intimes de l'homme et des éléments réalistes de la vie sociale. Elles forment un tout cohérent.

1

— Que le penseur arabe commence donc par reconquérir ce dont l'a privé la politique : **la liberté.** Tout ce qu'il pourra entreprendre, si ce

n'est pas à partir de la liberté, sera une forme ou une autre de fonctionnariat, d'esclavage. L'absence de liberté engendre la tromperie et le mensonge. Et là où règnent tromperie et mensonge, l'homme n'est plus qu'une marionnette. Il y a des ponts ébauchés entre le penseur arabe et lui-même, entre lui et la vérité, entre lui et la liberté. Qu'il commence par construire ces ponts, mesurant avec lucidité que tout s'acharne contre lui et qu'il part vraiment de zéro.

Il doit commencer à se vouloir éclaireur et non suiveur. Il doit témoigner jusqu'au martyre pour la vérité et la liberté.

Ce que j'entends par liberté, ce n'est pas une liberté à sens unique, ma liberté à moi, ou sa liberté à lui, sans plus. Elle est aussi bien, **la liberté de l'autre celui qui me contredit et qui me combat. La vie ? Je ne l'appellerais pas vie si je ne lui trouvais pas de paradoxe. Je la refuse dans** la mesure où elle devient voie publique. Quand elle devient monotone et monocorde. **Je refuse la vie si elle ne m'offre pas de contradiction, d'opposition, d'excitation, de défi, de stimulant.** Je refuse la vie stagnante, la vie prisonnière, la vie sectaire. **Je refuse la vie qui n'est pas symphonie, qui ne concilie pas les contraires, et qui ne dépasse pas la contradiction.**

La contradiction est vivifiante : elle me maintient en éveil, m'indique mes erreurs, me pousse vers le mieux-être, vers mon propre dépassement.

Quand j'affronte une pensée misérable, je crois davantage dans ma pensée forte, et quand je rencontre une pensée forte, je découvre mes infirmités, et je m'efforce vers le progrès.

Si quelqu'un s'avise de contrarier mes vues ou ma position, je mesure ma constance et je devine combien il faudrait encore que j'augmente ma fermeté.

Si jamais nous acceptions, ne serait-ce qu'un instant, l'idée d'un être privé de liberté, si nous ne combattions pas ceux qui entendent rétrécir

notre marge de liberté, — quels que soient le prétexte, la circonstance ou le moment —, si nous négligeons un instant la défense de la liberté, la vie deviendrait un insupportable désert où nous ne tarderions pas à nous dessécher puis à mourir.

Mais, au fait, les multiples atteintes portées chaque jour à la liberté ne nous laissent-elles pas indifférents ? Est-ce que chacun de nous ne participe pas, chaque jour, à la suppression de la liberté ? Ne servons-nous pas tous, dans une certaine mesure, la cause de l'esclavage ? De la soumission à quelque chose, à quelque intérêt, à quelque pensée, à quelque politique, à quelque opinion, à quelque position ? Chacun de nous ne donne-t-il pas la preuve, chaque jour, qu'il n'est pas au niveau de la liberté ?

Qui prétend que nous marchons sur la terre ferme ? Nous sommes plutôt embarqués sur un navire. En bas, ce sont les vagues, et autour, ce sont des récifs, encore des récifs, toujours des récifs. La terre est en principe notre propriété, mais elle appartient à d'autres. Et elle fuit et s'entrouvre sous nos pas.

Ainsi vivons-nous : conglomérat humain informe, avec des relations que régit l'esclavage plutôt que la liberté. Je n'entretiens pas de commerce avec l'autre pour le libérer mais pour le soumettre... Nous avons peur de notre unicité. Nous devenons des personnages informes incapables de sortir d'eux-mêmes et condamnés à se répéter. A se répéter, à répéter son existence. Et la vie ne consiste pas en cela.

« S'il y avait dans la cité un seul homme libre, la cité n'aurait pas été anéantie. » C'est là une vieille histoire. Et c'est là une histoire d'aujourd'hui. Comme la vie, la liberté doit être présence permanente et ne disparaître qu'en même temps que la vie.

En faisant bon marché de la liberté, n'acceptons-nous donc pas, de notre plein gré, qu'on nous claque au nez les portes du monde, qu'on marchande notre existence, qu'on la méprise, la refuse et la supprime ?

En acceptant de morceler, de grignoter la liberté, ne préparons-nous pas l'émiettement de notre existence ?

Tout se passe comme si nous ne vivions pas de manière effective : comme si nous vivions quotidiennement une mort muette.

Comme si nous n'étions plus capables de faire la différence entre un voleur et un protecteur, la trahison et la confiance, le voleur se déguisant en héros, le traître en chef suprême, l'homme sûr en bandit, l'homme libre en mercenaire.

Tout se passe comme si nous n'étions plus en mesure de faire la différence entre qui défend la liberté et qui la combat, qui la glorifie et qui la ridiculise, qui la porte à bout de bras et qui la foule aux pieds.

Tout se détériore et se dégrade. Tout rend possible cette question : la mort est-elle pour nous mort véritable ? La vie est-elle pour nous vie véritable ?

Il n'y aura pas de retour à la normale sans liberté. C'est là seulement que tout commence.

2

— La seconde valeur apparaît comme la **création-action**, **comme la transformation.**

Plus que jamais, le penseur arabe doit faire face au problème de son niveau d'action. Quel est son rôle dans les problèmes, les difficultés, le devenir arabes ? Doit-il rester à l'écart, enfermé dans une tour d'ivoire d'exil ou de fiction ou bien doit-il entrer dans la mêlée de l'histoire, pour guider et transformer ?

Ce sont là encore des problèmes anciens. Mais qui aujourd'hui nous sautent aux yeux et pèsent sur nos consciences de tout le poids du monde et de l'histoire, avec une acuité toute nouvelle. Les événements nous en assurent chaque jour : le combat où s'engagent les Arabes dépasse largement les limites du nationalisme politique : il concerne l'homme lui-même dans sa réalité première et dernière. Nous ne pouvons pas nous permettre de l'observer de l'extérieur, à la surface de l'histoire. Et si les politiciens se préoccupent, pour leur compte, de cette réalité nationaliste, les penseurs, de leur côté, doivent l'enrichir de preuves et de significations.

Mais nous ne saurions recréer le monde ou conduire l'histoire sans nous y tremper. Sans les vivre minute par minute. Davantage même : nous ne saurions être libres sans nous mêler au mouvement de l'histoire.

Un écrivain qui s'isolerait ne pourrait plus se prétendre libre. Et s'il lui arrivait de se croire libre, il le serait par omission et non pas par action. La liberté ne réside pas dans son pouls, ni dans ses éternuements ou ses ronflements. Elle est immatérielle.

8 L'occasion est aujourd'hui donnée aux esprits créateurs arabes de vivre une expérience exceptionnelle. Tout est là pour exciter leurs sens, pour remuer leurs entrailles et les pousser à l'action. Une électricité spirituelle bien rare circule dans leur existence. Ils peuvent trouver les meilleures raisons de tenter de sublimes essais : **l'union de la pensée avec le monde. Il faut que la révolution politique nationaliste soit doublée, guidée par la révolution de la pensée créatrice.**

La création dirige l'action. Participer à une action est chose ordinaire. La conduire l'est moins.

L'essence de l'achèvement humain, véritablement humain, c'est de se libérer de la menace du temps et de la mort. Autrement dit, de pénétrer dans l'histoire. L'histoire est un produit humain ; le temps n'est qu'une force aveugle. Ceux qui refusent l'histoire tombent dans le temps — qui représente le néant.

Aujourd'hui plus que jamais, l'histoire nous appelle. L'art n'est plus une question d'esthétique mais de logique : logique de l'histoire, de la société, de l'univers. Et dans un monde privé de logique, l'individu ne peut vivre qu'une vie sans logique.

3

— Le troisième propos est le dépassement de l'habitude. C'est, tout particulièrement, l'affaire du créateur : celle du poète au sens large, absolu. La poésie étant, dans son essence, le dépassement de l'habitude.

Détruisons donc l'habitude, nous, poètes de ce temps

Ce temps arabe privé, persécuté, colonisé

Ce moment d'aller au seuil d'une autre planète

Ce temps où la liberté se transforme en prison

Où la prison devient la vie

Proclamons la transformation de l'homme arabe

Proclamons la liberté.

A — Toute création comporte un risque. Toute création suppose une guerre. Le créateur combat les autres, les institutions et l'inertie et lui-même. C'est dans la mesure où il ose, où il fonce au-devant du danger qu'il peut revendiquer la création.

La création véritable est une aventure intérieure aussi bien qu'extérieure, indissolublement. Simplement, aujourd'hui, nous éprouvons davantage le besoin d'agir sur le monde extérieur parce qu'il se présente — et autour de nous d'une manière spéciale — comme un monde d'inertie et d'injustice, d'impérialisme et d'exploitation de l'homme. Nous avons un besoin pressant de combattre ce monde, d'en dénoncer la barbarie, la férocité, la bassesse, l'animalité.

Comment l'artiste peut-il tolérer pareil monde ? Comment peut-il accepter d'y faire le bouffon et l'amuseur ? Comment peut-il ne pas entendre les cris de la douleur et de la faim ? Décorer les palais en faisant fi des prisons ? La trahison suprême à la cause de l'homme, on ne la rencontre pas tant chez le tyran et l'impérialiste que chez l'artiste qui tolère le tyran et l'impérialiste et qui vit dans l'opulence à côté des misérables et des esclaves.

Un tel monde est une prison. Et le premier devoir de l'artiste est d'en ébranler les murs.

B — « Au commencement était le verbe » : au commencement était la poésie. La poésie précède le verbe (l'action). Mais ils se tiennent ensemble face au monde.

Et parce que le poète est le commencement, nous devons commencer par exterminer la poésie prophétique — charlatane : la poésie qui décrit, fabrique, enjolive et s'amuse. La poésie narrative, didactique, politisante, érudite, explicative, analytique... notant bien que le poète arabe ne saurait être le poète de la deuxième moitié du XX[e] siècle sans être en même temps à sa manière et selon ses aptitudes, croyant, athée, politicien, savant, philosophe, prophète sans être universel.

Il doit commencer par exterminer le prophète-charlatan afin de pouvoir instituer la poésie-commencement.

La poésie de la présence créatrice transformatrice

La poésie qui fait progresser l'humanité

La poésie qui oblige l'action à devenir action

C — Cette poésie-commencement : c'est le poète qui devient par sa sensibilité, son intuition, **un homme nouveau.**

Et qui est le nouvel homme arabe ? C'est l'homme libre, **créateur, actif, destructeur de l'habitude** : il dépasse le passé, il envisage le présent tout en se plaçant sur le seuil du futur. Le poète est révolté par nature. Et qui n'est pas révolté n'est pas poète. Il ne s'agit pas ici de la **révolution-ordre**, qui veut soumettre la réalité, mais de **révolution-vision** qui remue le réel et le transforme. Et puis, **elle remue ce qu'elle a déjà remué, transforme ce qu'elle a déjà transformé, à jamais, la poésie devenant action, et l'action poésie.**

Et tout comme le poète et le révolté ne font qu'un, la poésie et la révolution ne font qu'un. **La révolution est une action visionnaire, et la révolution est une vision active. Elles conduisent ensemble le présent à embrasser l'avenir.**

D — L'avenir, tel que le poète l'envisage, c'est une humanité équitable, créatrice et libre. C'est l'homme réinventant toute chose et enraciné dans le devenir. Et le devenir est infini. **Ainsi, quiconque n'est pas infini n'est pas poète.**

Sur cette terre arabe foisonne ce qui peut nous donner le goût de l'infini. A l'origine, c'est une terre prophétique dont les enfants parlent à Dieu en face. L'homme s'y trouve en intimité avec le mystère. Le connu est pour lui un palier conduisant vers l'inconnu. Et le fini n'est que la porte de l'infini. Par vocation, l'homme est **ici attiré par l'inconnu,** entraîné par le mystère de l'autre monde. Il croit, par instinct, que sa vie présente n'est qu'un pâle et mince reflet de la vie.

Ainsi s'achève l'union entre le réel et le possible, **le temporel et l'intemporel, la chose et l'ombre.**

E — N'est donc pas poète celui dont l'intuition poétique ne se base pas sur la transformation du monde...

Tout, dans la vie arabe, est voué à la mort et à la résurrection : la maison, la famille, l'école, l'église, le livre, l'amour, la liberté, la justice, l'homme, la poésie, Dieu...

N'est pas poète celui qui ne proclame pas cette mort, entamant la résurrection. Il semble pourtant que notre existence pourrie et pétrifiée ne mérite pas le bienfait de la mort. C'est comme si elle n'avait pas connu la vie. Et comment mourir si l'on n'a pas vécu, comment vivre si l'on n'est pas mort ?

Sans doute le plus grand mal qui frappe notre existence, c'est qu'elle ne veut pas mourir et préfère rester en suspens entre la vie et la mort. **Ce qui fait que la vie et la mort ne sont plus pour nous qu'habitude.** Et l'habitude se transforme en royaume, avec des lois, des normes, des obligations et des châtiments. La profondeur et la distance s'y trouvent annulées, un abîme s'ouvre entre l'âme et le corps, l'intérieur et l'extérieur, l'homme et l'homme, l'homme et l'inconnu.

Et l'homme s'y pétrifie, en même temps que Dieu.

Penchons-nous, par exemple, sur notre héritage, religieux ou autre. Nous en sommes loin, en pensée comme en pratique. Comme si nous n'y croyions pas. Et malgré cela, nous ne jurons que par lui. Comme si nous voulions le sauvegarder à jamais. Puis nous agissons tous les jours en le bafouant, comme si nous voulions l'effacer à jamais. C'est un chemin que nous avons dépassé, mais auquel nous persistons à attacher nos pas.

N'est pas poète celui qui n'entraîne pas vers la mort notre existence, pour la faire revivre véritablement. N'est pas poète qui ne meurt pas lui-même pour revivre, nous préparant ainsi un royaume rayonnant où nous pourrons regarder l'inconnu.

La poésie arabe est, aujourd'hui, **une poésie de tension entre les extrêmes.** Cette tension porte la marque de la profondeur et de la richesse. Elle invite à **faire de la poésie une expérience totale où se rejoignent le témoignage sur la mort et sur la parole : une expérience qui dépasse les contradictions de la pensée et de la vie, une promesse de salut hors de l'état mortel,** — la promesse de la fin de l'homme ancien, de la naissance d'un homme nouveau qui serait à la fois la nature et l'au-delà, le connu et l'inconnu.

Et l'homme s'y pétrifie en même temps que Dieu.

Penchons-nous, par exemple, sur notre héritage, religieux ou autre. Nous en sommes loin, en pensée comme en pratique. Comme si nous n'y croyions pas. Et malgré cela, nous ne jurons que par lui. Comme si nous voulions le sauvegarder à jamais. Puis nous agissons tous les jours en le bafouant, comme si nous voulions l'effacer à jamais. C'est un chemin que nous avons dépassé, mais auquel nous persistons à attacher nos pas.

N'est pas poète celui qui n'entraîne pas vers la mort notre existence, pour la faire revivre véritablement. N'est pas poète qui ne meurt pas lui-même pour revivre nous préparant ainsi un royaume rayonnant où nous pourrons regarder l'inconnu.

La poésie arabe est, aujourd'hui, une poésie de tension entre les extrêmes. Cette tension porte la marque de la profondeur et de la richesse. Elle invite à faire de la poésie une expérience totale où se rejoignent le témoignage sur la mort et sur la parole : une expérience qui dépasse les contradictions de la pensée et de la vie, une promesse de salut hors de l'état mortel, la promesse de la fin de l'homme ancien, de la naissance d'un homme nouveau qui serait à la fois la nature et l'au-delà, le connu et l'inconnu.





Lui, l'oiseau, avait ouvert de nombreuses portes ainsi que des fenêtres, la chambre était devenue une espèce de forteresse dont on n'apercevait qu'une partie des murs ; l'autre partie, ensevelie dans de l'azote. Selon lui, ces portes étaient ouvertes dans le but de faire entrer l'attirail extravagant dont il se servait pour déclencher ce-que-je-lui-ai-dit.

On l'appelait le volatile parce qu'il n'avait qu'une seule jambe et parce qu'il tenait quelque chose du faucon et d'Ali Baba. Volatile ? Vois pas. En tout cas la jambe manquante lui a été coupée par un génie noir qui l'avait jeté dans le désert d'Egypte ; ayant plus d'un tour dans son sac, le volatile avait réussi à changer le génie en âne et l'avait enfourché pour accomplir tout le voyage du retour, jusqu'en Chaouia, où il l'avait de nouveau transformé en caillou : Que devint l'âne qui était génie ?
un caillou, un caillou.

Et puis il pouvait remuer tout un cimetière pour vous dénicher quelque vieux talisman (comme par exemple ces deux mâchoires de mouton attachées par un cordon autour d'une étoffe ayant servi pour les menstrues d'une jeune paysanne actuellement barmaid dans le sirocco) ou conjurer leur *mouvement au-dessous d', ou tout simplement investir votre cerveau de temples akkadiens, sumériens, procéder à la résurrection de Ninive, ou de la fameuse Bilqis, reine et gazelle du Yémen. Il manie avec une égale dextérité l'ombre et les symboles mythologiques pour vous faire découvrir des trésors (il s'est accouplé avec une pieuvre) au milieu des ruines ou même en plein terrain vague fils de l'éboulement lumineux de l'Ecriture et de l'écorce qui Nous enfuma. Trop tard pour les machines, trop, l'amour de la femme Fendue du nombril à la colonne vertébrale, il fait la chasse aux reptiles, les avale goulûment ; il est en mesure de parer à toutes les calamités.*

Voilà pour le sirocco. En ce qui concerne ton penchant, dit-il, pour l'importance de l'épopée que je lui réclamais à grands cris. Saisissant une omoplate il la jeta dans l'une des portes qui nous entou- les villes détruites, c'est une question d'épiderme et d'organisation biologique. Mais le volatile, lui, n'avait pas tout de suite saisi

raient. Mais je suis né sous la troisième lune des pérégrinations et il me faudrait des valises. Prends l'ascenseur. Je ne sais pas utiliser d'ascenseur ni de clé à molette, ni même manier un poste-radio, elle est vraiment débauchée pour moi. Fais appel à ta grande intuition ; mets l'humanité dans une main (la gauche), ton cœur dans l'autre main, ensuite tu mélanges, tu malaxes tu en fais une pâte bonne à étourdir les chacals, puis tu entres. J'entre. Je laisse le volatile derrière moi et j'entre. Il s'est enroulé dans les arbres et ouvert des écoutilles dans sa mémoire.

Je ne sais pas entrer dans une forteresse ? Peut-être qu'il y a et qu'il y a. Peut-être une femme dans un horizon plein de kif qui dit voici ton dîner. Peut-être que je ne sais pas danser le twist ? J'en ai vu qui dansaient le twist avec une jouissance incomparable, pleine d'affiches et de trolleybus, ou même avec une aisance fort pittoresque puisqu'on voyait la tête se balancer, et dodeliner à loisir. Ne parlons pas du corps entier, surtout les hanches, mais moi je ne sais pas danser le twist. Un peu la guedra. D'ailleurs c'est facile la guedra ; on n'a qu'à écarter les mains et les doigts faire comme comme les chameaux, c'est une chose du désert bien qu'elle soit étrangement moderne. Je veux faire l'amour et me battre ! voyez les arabesques si elles ne sont pas envoûtantes ; chaque motif est une parcelle d'âme mais est-ce que je peux dépasser, aller outre ? Bond inutile selon les astrologues à mesure que je fais état de ce côté tout à fait humain du dépaysement que je crains de rallonger à mesure que. Tout à fait d'accord avec moi-même, c'est l'essentiel. Que je rallonge encore. Les mutations. Je mettrai l'humanité dans les deux mains je calcule les distances du suicide et je me dis Aime les frères ils sont victimes des rêves multicolores de l'abeille et de l'incompréhension occidentale. Je n'ai jamais su, quant à moi, je n'ai vu que des turbans et des yeux avec une douleur longuement refoulée. Autrement dit :

Je laisse le volatile et je reconsidère ma boussole. Je n'ai pas encore franchi la porte, la forteresse est toujours là. Le volatile a parlé de navires. Parle mon frère. Il y aurait énormément de portes, mais toutes seraient faites d'illusions ; en vérité, elles n'existeraient pas, seule une princesse n'est pas soumise à cette abstraction à cause de ses mamelles, de ses mamelles bulbeuses. Je la franchirai. Ma seule condition est un oiseau irrationnel.

Il y a dans l'arbre généalogique quelque chose de terrifiant, surtout quand on a des tas de murs qui parlent à droite et à gauche. Une hécatombe. Il y a également les chameaux que l'on passe sous silence, vous vous rendez compte ? pas une seule photo dans le journal (j'en ai vu qui détenaient dans la gueule une poche pleine d'hydrogène et de sang coagulé faisant gou'â dans ce ballon veineux gros comme deux fois le poing).

Je ne franchirai aucune des portes, le volatile est purement légendaire, je sors. Je laisse l'omoplate, la princesse et la forteresse. Le miracle ce n'est pas du tout le fait d'être accepté avec sa tête

oblongue bouffonne et chirurgicale ; à la fois comique et tragique ; pour une gravité digne des dieux de Jamâ'lefna ; sans parler de cette irritante nostalgie les mots d'amour qui vous jettent d'un bout à l'autre de vous-même. Le miracle consisterait en une carte de résistant que vous camouflez pour tromper votre incivilité, votre mépris des traditions séculaires ; votre calcul le plus souvent déraisonnable votre moyen-âge sexuel ; votre manque de rigueur et de pot ; votre non-sens de l'universalité, votre bouleversement circulatoire, vos dimanches pleins de complots. Je ne vous dicterai (dit le volatile) que la voix de la raison. On vous emmitoufle dans une gandoura, on vous décore au nom de la multiple fraternité, vos mains sont pleines de silhouettes, la forteresse la princesse et le reste. Tel est notre miracle camarades, faux, malheureux, bousillé de larmes. Avec une carte de résistant vous avez des galoches et du biscuit. Glorifions-nous cependant de notre voix, elle est irrésistible, nous appellerons étoiles les Mères de la fornication, l'oh comme j'aurais pu planer s'il n'y avait roses et roses dans la nuit. Comme nous aurions pu camarades. C'est d'une toute petite princesse qu'il s'agit de dévoiler le secret. Pour la gloire. On se tait. Le volatile est revenu.

Avec un volcan il est revenu. Dit que c'est tant mieux si les arabes ne connaissent rien à la métaphysique et s'asseoit. Moi m'sieur, je m'y connais à fond en métaphysique. Il dit ça va c'est formidable.

Ensuite s'adressant au volcan O volcan il le dévore et se met à incendier la forteresse qui s'écroule. Ne restent que les portes noircies où l'on chantera émerveillé la décadence des peuples, tendrement, digne, héroïque O volcan tu te caches dans les roses et les roses sont dures, soi-disant des roses qui trépassent O volcan brûle la chambre et Ninive et Bilqis : dérégler totalement la complexité de l'histoire, f... le camp, ailleurs, vers les bidonvilles où prendre les armes, ailleurs, ce que j'ait dit au volatile, le grand rire.

mohammed aziza

M. A. Tunisien. 28 ans. Capricorne. A fait des études: Licence en droit. Licence ès-Lettres. Doctorat de recherches « Le Théâtre et l'Islam ». Prépare une thèse de Sciences Politiques sur « la théorie du Pouvoir Politique dans l'œuvre de Shakespeare ». Instable. Humeurs changeantes. Par exemple : voudrait aller en Abyssinie pour retrouver les traces de la Reine de Saba. Exemple : Adore le luxe mais exécre une putain nommée Histoire qui ne se donne qu'aux plus puissants et aux plus bêtes (excusez la redite).
En un mot : abuse des anti-phrases et donne toujours l'impression de parler d'autre chose alors qu'il est au fond du problème. Conçoit qu'on le trouve irritant parce qu'il dérange. D'ailleurs s'en fout. Au fond, il lui restera toujours les vents purs du grand large...

M. A.

indira

O Indira, ta nudité est l'oméga du monde et ta danse son offrande lyrique.

Pour toi, la déesse Sarasvati joue éternellement de sa « vina », le tendre poète d'Alaudin Khiji, renaissant de ses cendres, la soutient de son « sitar » tandis que les battements de son cœur se confondent avec les percussions sourdes et démentes qu'un musicien aveugle tire de son « mridangam » possédé.

Indira, que jaillisse à nouveau et à jamais ton rire impudique.
De toute ma face de verre, je te réfléchis.

j'aimerai multiplier à l'infini ton image brûlante.

Ta peau frémit, mangée par les bouches goulues du rythme.

Ragas du soir et du matin.

Ah !

Je suis un prisme saoul. Je suis l'obsession cinétique, l'ardeur et le froid, l'érection et la déliquescence, le désir et l'impuissance.

En plongée absolue, par toit ouvrant :
Une femme danse devant un miroir.
Le feu crépite dans la cheminée. Des statuettes indoues rougissent légèrement.
Est-ce à cause de la lueur de l'âtre ou bien de la lascivité de la danse ?

Le Gange coule à Bénarès
Son cours est immuable
Fakirs pouilleux et squelettes spongieux
Barbottent salement dans son eau sacrée
Puis vont mourir quelques mètres plus loin
De faim.

Vers le pays des Tarahumara
Fuir
Sans jamais s'arrêter
Voici l'embarcadère
Les mâts crucifient le Ciel
Il n'a que ce qu'Il mérite
Gonfle tes voiles ô ma frégate
May Flower de toutes les perditions
Chant du Monde
Flotte, oui flotte
Sur le mât de misaine
Noir étendard de ma déraison
Coupons les amarres.

Y en a marre !

Mare aux canards un canard laqué s'il vous plaît goûtez donc cette soupe aux nids d'hirondelles les hirondelles volent bas quand elles sentent la pluie maître d'hôtel vous n'êtes qu'un goutez donc de cette cuisse exquise et de plus un pas plus que la vôtre madame.

Zut j'en étais aux amarres
Alors coupons
C'est ça oui
Coupons toutes les amarres

Un mardi début d'après-midi. Avenue de l'Opéra. Une cover-girl indoue se promène.
Sans but mais avec un déhanchement intéressant.
Un monsieur. La quarantaine. Intéressé.
Il l'accoste.

Visitez le lac Titicaca Air France soleil noir les fabuleux hommes bleus sur leurs méharas laissez-moi monsieur Gandhi et la non violence l'asphalte luit Détroit brûle Tropique du Cancer l'Islam est compatible avec le socialisme et le voile avec l'émancipation n'insistez pas monsieur vous devenez inconvenant 8 h ½ le violon frémit comme un cœur qu'on afflige adieu vive clarté de nos étés trop courts alors à demain 6 heures à la Bûcherie si j'étais Ulysse seriez-vous ma Circé deux martinis garçon les gens marchent comme des aveugles qui voient le Monde le Monde vous avez de bien jolis yeux en amande mélasse encore la guerre au Vietnam adorables jambes page 2 la guerre au Proche Orient d'où venez-vous il manque un zeste de citron les petites annonces comme si j'étais au chômage vous êtes libre la page spectacle Marat-Sade de X.. tiens un nouvel auteur je suis la femme d'un maharadja garçon un verre d'eau et moi je suis Héliogabale l'addition son portefeuille est bien rembourré et tous comptes faits le bout de ses doigts me plaît de toutes façons que faire de cet après-midi pourvu que je n'attrappe pas la chaude-pisse tiens tiens une 204.

Indira, j'aime ta royale impudeur, la démesure de ton appétit et l'architecture savante que, sans cesse, tu inventes à l'intention des corps qui s'emmêlent et s'embrasent dans la couche. Mon regard de glace est témoin de toutes tes turpitudes, de tous les délires que tu inspires. Placide, je t'admire car Indira, adorable catin, tu appliques avec conscience les enseignements sacrés du Kama-Soutra. Et tu sais, ma pourriture adorée, quand tu dresses bien haut tes seins fermes et lisses, pommes d'or du jardin des Hespérides, quand tu emprisonnes le principe mâle dans tes ovaires incandescents, oui tu sais que moi la face de glace, l'étendue asexuée, je brûle pour toi de tous les feux de la damnation.

Quand après l'extase, tu mires en moi ta nudité triomphante, j'ai plus d'une fois saisi ton expression ambiguë qui me nargue et me rend complice.

Reine du vice, ô ma démente. tu sais bien, toi qui crois à la métempsycose que, de toute mon âme de miroir, je suis jaloux.
Et pourtant je t'implore à nouveau : qu'à jamais jaillisse ton rire impudique car ta nudité est l'oméga du monde.

« L'univers semble honnête aux honnêtes gens parce qu'ils ont des yeux châtrés. C'est pourquoi ils n'éprouvent aucune angoisse s'ils entendent le cri du coq ou s'ils découvrent le ciel étoilé ».

Georges BATAILLE : « *Histoire de l'œil* ».

Au lendemain d'une nuit d'amour
brûlante, le professeur qui avait
accosté la cover-girl indoue, se
sentit une âme de collégien.
Il lui demanda de devenir sa femme.
Au début, elle rit d'une telle proposition,
s'offusqua même. Mais elle ne dit pas non...

O Indira, quels sombres pressentiments !
Ce matin là tu t'es longuement regardée en moi.
Et tu n'étais pas nue et ton corps sous le sari
était sage. Et ton regard lourd et si préoccupé...

Les premières rides... Pourquoi
faut-il que la chair trahisse ?
Ce professeur est charmant... mais
puis-je assumer une vie calme ?

« Dans la forêt absente, les crocs de la bête fauve
lacèrent le corps de l'oiseau capturé. Ses boyaux
macèrent et son estomac humide concasse les
chairs étonnées et encore chaudes.
Et de ses excréments renaît la vie ».
Du fond de la forêt guatemaltèque,
ainsi parla le miroir de Lida Sal, la jolie mulatresse éperdument
éprise du fils de don Felipe.

Oh ! écoute
Garde toujours ta logique désespérance.
Couve avec tendresse tes affreux blasphêmes.
Sois
avec constance, la mule rétive, la tentation perverse,
le refus inexpugnable.
Que toujours éclatent, sur tes pas, les incendies
libérateurs ! Sois la dévoreuse jamais rassasiée.
O Indira fleur carnassière
Nulle proie ne mérite, à elle seule. ta lente déglutition
Ni ton suc mielleux et odorant
Ni cette mort-vie qu'à chaque étreinte, tu donnes.

Elle a accepté ma proposition
Elle sera à moi, rien qu'à moi.
O joie ! Oui mais il faudra faire
accepter ce mariage par la famille

La future belle-mère à son fiston : « Je te déconseille cette chose exotique : tu sais bien que tu n'as jamais pu supporter les épices du Levant ».

Le sort est jeté. J'essaierai de m'habituer à l'odeur des cuisinières...

Judas
Ignoble vendue
Tu nous a trahis : tes refus, tes blasphèmes, ta nudité, mes extases, et mon martyre...
Bientôt tu iras vers ta destinée de dimanches familiaux, de patati-patata départementaux, de péroraisons, de prêchi-prêcha, de torchons, de divans, de cocktails, de vêtements décents, et de devoirs conjugaux noblement acquittés afin que survive l'espèce.
Pouah !

Avant de quitter son studio la cover-girl, lentement dénudée, exécute, devant son miroir, une danse hiératique et violente.
La dernière. Celle de l'adieu.
Les statues rougissent. Le tambour bat ses flancs avec frénésie.

22

Te voilà revenue. Danse mon adorée et qu'à jamais jaillisse ton rire impudique. Ne plus nous quitter. Danse. Danse. Danse.
Je suis un prisme saoul. Je suis l'obsession cinétique, l'ardeur et le froid, l'érection et la déliquescence, le désir et l'impuissance... Danse, danse, danse.
Ah ! J'ECLATE

Lu dans la rubrique des faits divers :
...Hier soir un incroyable accident a coûté la vie à une cover-girl indoue. Elle a été littéralement poignardée, dans son studio, par les éclats de verre d'un grand miroir sur pied qui s'est soudain brisé. Elle a été trouvée, gisant sur le parquet, entièrement nue...

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

Il y a quatre écoles de danse en Inde : le Bharata Natyam de Tanjore, le Khathakali de Malabar, le Kathak du Nord et le Manipuri de l'Est. Laquelle de ces danses exécutait la cover-girl lorsqu'elle fut poignardée des mille brisures du verre éclaté ?

Indira, ta nudité est, à jamais, l'oméga du monde

abdelaziz mansouri

moi périphériquement

Tu te réveilles soudain et te voilà tout drôle.

C'est un réveil apocalyptique qui vient brusquement comme un requin émergeant des hauts fonds après un sommeil de mitraille. Balloté dans son vertige tu ne peux plus dormir. Mais as-tu jamais dormi ? Qu'est-ce que le sommeil ?

Et la gorge sèche comme si la lumière était passée par là tu te dis
Demain je me sentirai tout drôle de nouveau et le lendemain aussi et les jours qui suivront. Et c'est parce que j'ai fait le choix d'encaisser les emportements de mes yeux. Ce feu. Et moi transbordé par tout cœur qui bat. Au fond je pense que

j'en suis victime et j'ai toujours trouvé cela naturel.
Depuis que j'ai ouvert ces yeux j'ai passé mes jours à recevoir et à faire des paquets des images qu'ils m'envoient.

Mais maintenant j'en ai plein jusque là. Et de recevoir et d'être réduit à cette simple condition de spectateur de la honte.

Tu ajoutes

Tout cela par la force de ma volonté. Mais assez discuté.

Et tu vas te replonger dans la mélasse. Nausée en perspective pour un corps repu. Car tu redécouvriras la honte. Chaque jour. Toujours différente. Nouvelle comme ton pain du petit déjeuner que demain tu consommeras de nouveau. Par besoin. Par nécessité carrément.

Tu n'as pas ouvert la bouche.
C'est dans ton visage une malformation qui au lieu de créer la parole la détruit. Ravalée. Muée en cette avalanche de regards jetés contre ton corps revêche. En pure perte évidemment car il ne peut se désagréger au moment où tu voudrais qu'il se disloque pour faciliter tes communications que tu places au-dessus de tout.
Mais c'est ton ennemi mortel que tu exorcises là. Il pèse lourd au point que tu ne peux plus le porter seul.

Alors tu sors et le jour t'absorbe.

Du souk jaillit le cri de la folie
jaillit le mépris des héroïsmes gratuits
du souk bourreau des légendes rose-vert-jaune-bleu
Le lieu où l'on devrait faire tant et tant d'affaires est noyé dans un fleuve de sueur est pris dans la crasse des ans et a construit le seul monument
la honte d'être humain
On porte cette honte sur ses épaules
on en fait des cache-sexe des casquettes de douaniers des gilets américains des pantalons d'infanterie des pipes qui raffolent des mégots qu'une lèvre a colorés de rouge
La honte se glisse sous forme d'olives dans du pain d'orge et se mange avec un thé crapuleux
la honte c'est cette camisole ou encore cette natte cédée à prix d'argent au malfrat-je veux dormir
la honte s'arrache à grands coups d'épaules et s'appelle je t'aime je t'aimerai toujours
la honte se presse dans de longues processions de... la honte c'est ce papier où il est question de frondaisons de rivières à l'eau claire de temples d'amoureux - martyrs
la honte c'est tout un vocabulaire qui peut aussi la recouvrir de pourpre et de vermeil

Mais cette foule cette aliénation. A la base du cri. A la base de l'incendie qui consume nos corps salpêtres comme nos bonheurs en visions rapides. Nous ne tardons pas à nous retrouver nous-mêmes. Au cœur de chaque réveil. Car nous sommes réveil perpétuel au centre de la cité.

Attente d'une vocation qui se dérobe.
Attente d'un signal inconvenu inconnu
pour bondir de sa razza
pour briser son sebsi
pour manger ses boîtes de cirage
on attend dans son conscient enchaîné
on attend dans ses pupilles
on attend dans le train qui passe

on attend dans le poisson qu'on pêche
on attend dans son dépit muet
dans sa maladie incurable
on attend l'invisible l'impossible de vivre vivre

Et l'on circule pour passer le temps on se drogue pour passer le temps on s'endort on se réveille on court on s'asseoit sur ses babouches dans la halqa pour passer le temps on regarde la télévision on va en prison pour passer le temps et l'on se passe le mot

l'activité est morte
le monde est malade
et nous on est une humanité ambulante sans plus
qui naît pour attendre
qui meurt dans l'attente
bref on est trois fois rien pas plus humain qu'un cloporte

Et rien ne vient et de ces mains coupantes comme le fer qu'on brandit. De ces doigts tendus comme les branches d'un olivier infécond. Rien ne vient de cet œil désarçonné pour qui on a fait des funérailles forcées.
Une horde de délire envahit ton sang partisan sans gloire de tes désirs corpusculaires
Ton sang comme l'expression la plus banale du non fou qui t'arrache gros lambeaux de vigueur et les anéantit.

Rien n'a changé tout est là et reste abyssal.
Le pain semble sortir d'un tunnel de mystères. La voix veloutée du chanteur semble venir de très loin. Des livres qui ont tous dénoncé la mort en définitive reposent comme des cercueils dans une sépulture de famille

Il faudra que je brûle ces livres

Odeur de mort que tout cela.
La vie est au moins ignoble

Foule aux mille visages aux univers multiples sans lien commun
Caravane perdue dans la fièvre du besoin tu es dans ton vague
des ruines d'un édifice à jamais inachevé
une bifurcation tout de même dans ma cité de sommeil Foule
tu es aussi l'homme qui passe
Quand je passe je veux pénétrer au cœur de ton cœur
je veux me loger dans ton nombril
mais tu es bâclée jusque dans ton nombril hernié et c'est dans le serein que je m'expatrie pour me rapprocher de toi.

Froid cingle. Ce visage s'est réveillé face à des yeux qu'il a reconnus comme siens. Et non pas tout à fait siens. Qu'importe. Depuis le réveil il a compris. La rue s'imposait en prenant la forme d'un complexe pour adulte. Vague cet homme blindé vague ce manteau ce bracelet-montre brillant sur le poignet sur un poignet. Ne pas tourner le dos. Regarder encore. Cette femme laide encloîtrée derrière ses lunettes fumées. A passé en trombe n'a pas frôlé terre ni vu rien. Echapper fuir fuir loin dans la matinée petite et frileuse.

Le geste ne s'achève pas et sa chaleur déjà incertaine le quitte et le laisse blanc inerte comme un linceul. Et tu voudrais crier mais tu ne sais pas quoi. Te voilà une autre tentative avortée sans rien sur les bras que l'incertitude. Pourtant le vieillard à la barbe hirsute n'a pas changé. Rien n'a changé. C'est le magnétisme que tu as cru découvrir en lui qui n'a pas eu d'aboutissement.

Tu es déjà parti sûr de n'avoir à te faire aucune raison. Aussi parce que tu ne sais pas. Toi au carrefour des intériorités. Les autres tels qu'en eux-mêmes. Et une prétendue parenté par le voisinage.

Cité enterrée. Autre présence. Celle-ci d'un silence authentique. L'oued entre le passé des oudaya et le cimetière où la brise. Une bouteille de vin rouge vide à l'ombre d'une tombe. Essayez-donc de deviner pourquoi l'on vient se saoûler ici sous le froid. C'est le chemin des pêcheurs. Le môle est leur univers. La nuit. Un filin autour de la taille. La mer sombre. La mer pleine de mystères et les tombes tout autour. Les morts qui ne peuvent rien pour toi. Les premiers ils ont façonné tout l'homme que tu seras. Grands artisans de tares et de fatales contradictions

Moi une idée bâclée déviée par une canne de borgne impotent
Moi le souvenir d'une ornière boueuse
Le mur n'avait pas d'angle et la main glissait sur cette philosophie
La lumière ne s'y attardait pas et les sauterelles n'y avaient pas prise ces années qu'il en est tombé beaucoup

On part d'une cécité rituelle. Mais ce départ n'a pas de commencement. On peut se souvenir que c'est arrivé à un certain moment. Peut-être en même temps que ce premier point d'interrogation fixé sur le mur un jour de rêverie. Tu t'es réveillé et bien des choses t'ont semblé bizarres. Sans savoir pourquoi tu as choisi le mur le plus blanc et tu l'as amoché. Un grand point d'interrogation. Le plus maladroit le plus sale que ta main inexpérimentée ait pu buriner. Ça t'a laissé pantois au point que tu as mangé comme un cochon ce jour dont tu n'as plus mémoire. C'est que d'autres ont suivi qui ont été pour toi capitaux.

Tu as bondi vers la maturité et cela t'a semblé légitime. Tu t'es écrié

Moi je ne suis pas adolescent
l'africain n'est jamais adolescent
L'adolescence ? Connais pas

Voilà comment tu as vieilli d'un seul coup. Tu as beau dire
Je n'ai pas de passé
Je suis un réveil tout court
cela ne change rien car tu sens bien que tu vieillis. Au contact de chaque stupidité. Plus tu comprends les autres. Les barbus maigrichons ne sirotant pas leur café. L'angoisse des putains dépassées par l'âge. Les autres jours les complexes papa douceur frustration maturité tous les marocains piliers de la famille

Les morts réveillez-vous

Rien.
Les morts ne répondront pas. Te voilà tout en sueur. Empêtré dans cette strangulation de foulées vernaculaires. Mais les vivants sont là-haut. Déjà le minaret. Suivent les quartiers. Les venelles humides et dans l'air le chuchotement des femmes amoureuses.

Ta vie commence ici et là. Dans l'omniprésence de la ville. Pas solidaire la ville ni affectueuse. Mais tu la sens circuler dans tes veines et cela suffit.
Tu n'as pas ouvert la bouche pour autant. Mais déjà tu n'es plus seul. Le vieillard est encore là avec dans la barbe toute une philosophie. Dans l'éclat de ses yeux tu lis un frisson qui te prend par le nombril et t'empêche d'ironiser. Mais aussi tu ne donnes pas ta main à serrer. Tu penses que ça ne sert à rien et tu ne l'as pas caché. Ça ne sert à rien. Après quoi ils sont repartis à l'image du reflux. Tout doucement. Irrémédiablement. Puis le silence s'est installé dans ta poitrine comme dans une forteresse. Et dans les boulevards. Dans les rues noires tu es resté seul. Perdu dans ta présence complexe. Bâtard jusqu'à l'ongle inutile. Les yeux éreintés. Dans la poitrine un fauve sur qui pas un exorcisme ne peut avoir de prise.

Le mot
ci
le mot
Et tu as écrit

[illegible] cela [illegible] légitime. Tu [illegible]

Moi je ne suis pas adolescent.
L'officiel n'est jamais adolescent.
L'adolescence ? Connais pas.

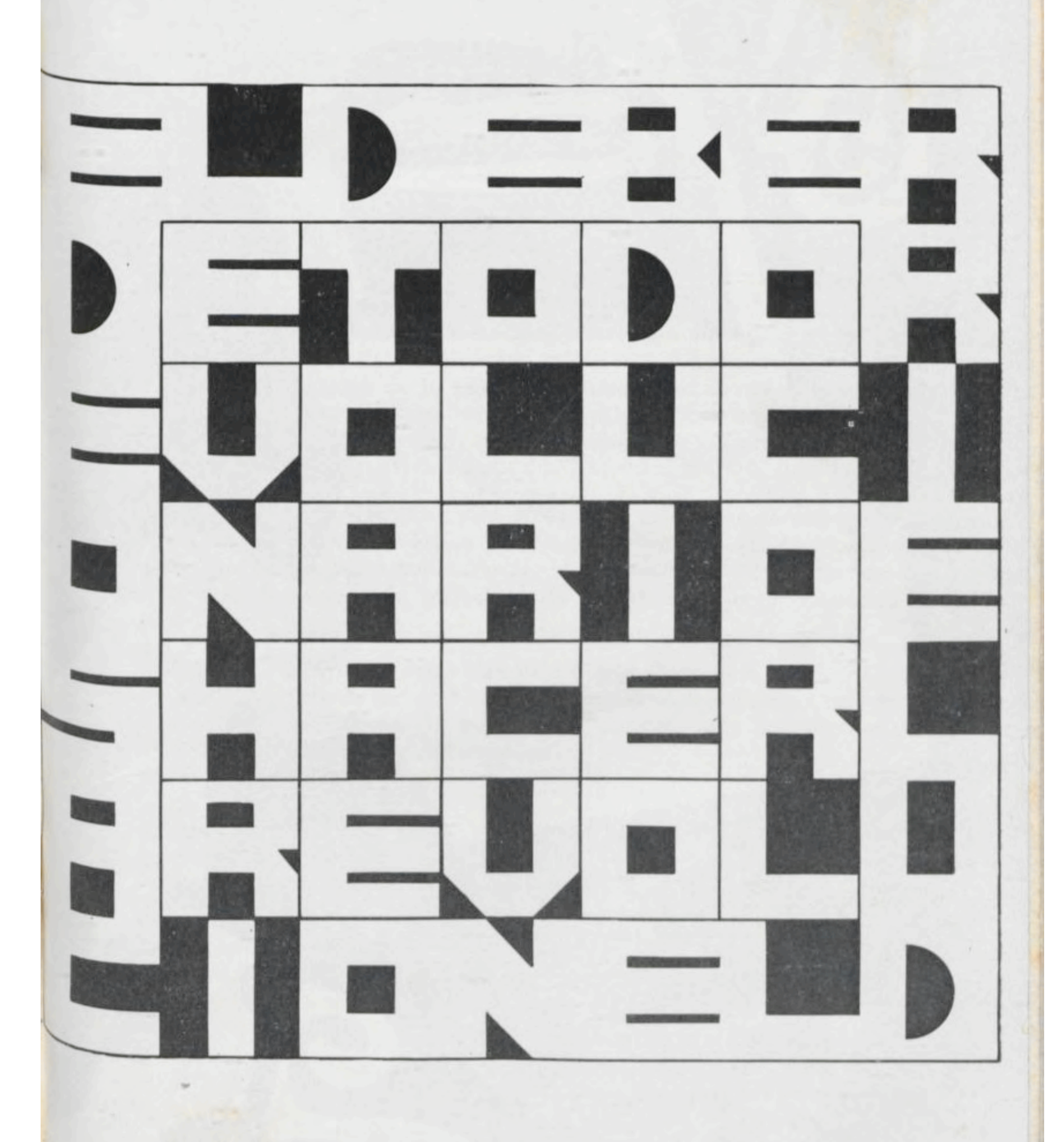
Voilà comment tu as vieilli d'un seul coup. Tu as beau dire [illegible] pas du passé.
Je suis un réveil tout court
cela ne change rien car tu sens bien que tu mentes. Au sommet de chaque [illegible]. Plus tu comprends les autres. Les [illegible] ne [illegible] pas leur [illegible] des [illegible] passées par l'âge. Les autres jours les [illegible] douceur [illegible] toute les [illegible] de la famille

Les morts réveillez-vous

Rien.
Les morts ne répondront pas. Tu pleure tout au sucre. Empêtré dans cette accumulation de [illegible]. Mais les [illegible] sont [illegible]. Dans le [illegible]. Suivent les [illegible]. Les [illegible] humides et dans l'air le [illegible] des [illegible].

Tu vis commencer ici et là. Dans l'omniprésence de la ville. Pas [illegible] la ville ni affectueuse. Mais tu la sens circuler dans les [illegible] et cela suffit.
Tu n'as pas ouvert la bouche, pour autant. Mais déjà tu n'es plus seul. L'[illegible] est encore là avec dans la barbe toute une philosophie. Dans l'éclat de ses yeux tu lis un frisson qui le prend par le [illegible] et l'empêche d'[illegible]. Mais quand il ne demande pas la main à serrer. Tu penses que ça ne sert à rien et tu ne l'as pas caché. Ça ne sert à rien. Après quoi ils sont repartis à l'image du [illegible]. Tout doucement. Irrémédiablement. Puis le silence s'est [illegible] dans la [illegible] comme dans une [illegible]. Et dans les [illegible]. [illegible] tu es resté seul. Perdu dans la [illegible] jusqu'à l'[illegible]. Tes yeux [illegible] dans la poitrine un passé qui n'est pas un [illegible] ne peut guère de [illegible].
Le mot [illegible]

Et tu as [illegible]




CHEBAA 64

congrès culturel de la havane
et
procès de la négritude

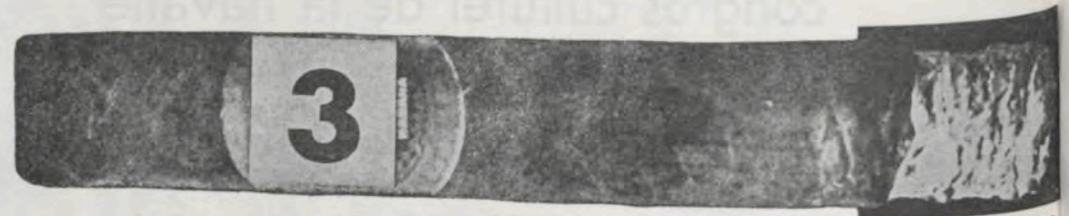
En choisissant parmi les diverses interventions qui ont animé le Congrès Culturel de La Havane celles qui ont eu trait particulièrement au problème de la *négritude*, nous poursuivons cette série d'approches que nous avons entamée dès les premiers numéros de SOUFFLES et dont le but était de nous situer par rapport aux mouvements idéologiques et culturels du Tiers-Monde.

Cette mise en situation vise à la fois la reconsidération des mouvements qui ont trouvé leur dépassement avec le déclenchement des luttes de libération nationale (ex. : *La Négritude*) et l'appréciation des mouvements de réflexion, de création et de contestation actuels.

En outre, il était de notre devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'importance exceptionnelle et significative de ce *Congrès* qui a permis de replacer le concept de *culture* dans son contexte national, universel et révolutionnaire.

SOUFFLES

Nous remercions notre ami Mario de Andrade, qui a participé à ce Congrès en tant que représentant de l'Angola, d'avoir mis à notre disposition tous les éléments de ce document.



EL DEBER DE TODO REVOLUCIONARIO ES HACER LA REVOLUCION

A une époque où le nombre et la fonction des intellectuels dans le domaine des sciences et des techniques, de la production matérielle et de la gestion, de la formation et de l'information des hommes, comme dans celui de la création culturelle sont radicalement différents de ce qu'ils étaient naguère ;

A une époque où, objectivement, les intellectuels se trouvent de plus en plus sur les positions des classes laborieuses et des mouvements de libération nationale et en prennent de mieux en mieux conscience ;

A une époque où l'impérialisme américain fait peser sur la vie même des peuples comme sur l'avenir de la culture une menace universelle.

NOUS

intellectuels venus de 70 pays et réunis en congrès à La Havane, proclamons notre solidarité active avec tous les peuples en lutte contre l'impérialisme et tout particulièrement avec l'héroïque peuple vietnamien.

Convaincus que ces peuples ont à faire front contre une offensive globale dirigée par l'impérialisme américain, secondé à des degrés divers par tous les autres et visant à les maintenir dans un état de sujétion et de sous-développement économique, social et culturel ou à les y replonger ;

convaincus que l'impérialisme, à la tête duquel se trouve l'impérialisme américain, pour développer sa domination, étend ou renforce l'agression militaire, politique, économique et culturelle particulièrement en Corée, au Laos, au Cambodge, au Congo (K), dans le monde arabe, dans les colonies portugaises d'Afrique, au Venezuela, en Bolivie ainsi que dans d'autres pays ;

convaincus d'autre part que les travailleurs des pays capitalistes sont l'objet d'une exploitation relevant du même système économique, nous constatons que cette entreprise de domination emprunte toutes les formes, des plus brutales aux plus insidieuses et qu'elle se situe à tous les niveaux : politique, militaire, économique, racial, idéologique et culturel. Elle prend appui sur des moyens financiers gigantesques et dispose d'officines de propagande camouflées en institutions de culture.

L'impérialisme cherche à assurer par les techniques d'endoctrinement les plus variées, le conformisme social et la passivité politique ;

en même temps, un effort systématique vise à mobiliser les techniciens, les hommes de science et les intellectuels en général au service des intérêts et des objectifs capitalistes, colonialistes et néo-colonialistes... Ainsi, des talents et des compétences qui pourraient et devraient participer à une œuvre de progrès et de libération deviennent au contraire les instruments de la commercialisation de la culture, de la dégradation des valeurs et du maintien de l'ordre social et économique imposé par le système capitaliste.

C'est l'intérêt fondamental et le devoir impérieux des intellectuels de résister et de riposter sans délai à cette agression : il s'agit de soutenir les luttes pour la libération nationale, l'émancipation sociale et la décolonisation culturelle de tous les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine et la lutte contre l'impérialisme dans son centre même que mène un nombre de plus en plus grand de citoyens noirs et blancs des Etats-Unis. Il s'agit pour les intellectuels de s'engager dans le combat politique contre les forces conservatrices, rétrogrades et racistes, de démystifier leurs idéologies, de s'attaquer aux structures qui la fondent et aux intérêts qu'elle sert.

C'est pourquoi, de La Havane, au milieu du peuple révolutionnaire de Cuba et après une confrontation d'idées marquée par une liberté d'expression indispensable aux batailles et aux élaborations d'aujourd'hui comme à la société nouvelle qui en surgira, nous appelons les écrivains et les hommes de science, les artistes et les enseignants, les étudiants à engager et à intensifier la lutte contre l'impérialisme, à prendre la part qui leur revient dans le combat pour la libération des peuples.

Cet engagement doit commencer par une prise de position catégorique contre la politique d'asservissement culturel des Etats-Unis, ce qui implique le refus de toute invitation, de toute bourse, de tout emploi et de tout programme culturel et de recherche, lorsque leur acceptation constituerait une collaboration avec cette politique.

réflexions autour du congrès culturel de la havane

par mario de andrade

Peu d'événements ont contribué, au cours de la dernière décade, à renouveler la pensée politique sur les problèmes du tiers-monde, comme les délibérations qui ont présidé à la première conférence de solidarité des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

Ses conclusions fondamentales tiennent en quelques formules lapidaires : ordonner une stratégie globale de lutte contre l'impérialisme et opposer la violence révolutionnaire à la violence engendrée par ce système d'exploitation.

La révolution cubaine marque pour la première fois dans l'histoire l'irruption d'un petit pays des Caraïbes à la liberté. Et sa dimension mondiale est acquise par sa praxis internationaliste.

Dans la déclaration adoptée par le séminaire qui réunit à La Havane, du 25 octobre au 1er novembre 1967 plus de 1.400 intellectuels cubains, on peut évaluer l'effort de réflexion pour situer les responsabilités des hommes de culture.

La révolution, dit ce document, est le fait culturel par excellence. Ce n'est qu'à travers celle-ci que l'on pourra concevoir dans les pays sous-développés une culture véritablement nationale, une politique culturelle rendant au peuple son authenticité et lui permettant d'accéder au progrès de la science et à la jouissance des arts.

Aussi l'exercice de la fonction spécifiquement intellectuelle (création artistique ou scientifique) présuppose-t-il la fonction sociale. Et ceci se réalise d'une manière beaucoup plus accentuée dans les pays où la carence de cadres intermédiaires oblige l'intellectuel à se muer lui-même en médiateur (propagateur ou éducateur) entre son œuvre et les masses populaires. On pourrait, dans ce sens, parler de l'apparition, à notre époque, d'un nouveau type d'intellectuel qui réunirait en lui à la fois le penseur, le créateur, et l'homme d'action.

Elargie à la dimension tricontinentale, cette notion de l'engagement intellectuel conditionne la saisie des problèmes culturels qui se posent à l'ensemble des pays sous-développés.

Disposant, pour ainsi dire, de cet arrière-plan politique et culturel, le pouvoir révolutionnaire cubain était bien placé pour inviter les intellectuels progressistes à confronter librement leurs opinions sur les conditions pour l'épanouissement de la culture dans le tiers-monde, et à définir leurs responsabilités, face aux questions majeures de notre temps.

LA SAUVEGARDE DES CULTURES NATIONALES

Il était nécessaire de cerner, tout d'abord, les données fondamentales qui caractérisent la situation de la plupart des pays des trois continents, à savoir, la situation de sous-développement. Cet « aspect négatif de la modernité », pour employer une expression chère à Yves Lacoste, repose historiquement sur des facteurs sociaux, économiques et politiques qui bloquent l'initiative culturelle des masses populaires. La commission qui eut à débattre des rapports entre la culture et l'indépendance nationale enregistra, peut-être, les interventions les plus enrichissantes du congrès. Les délégués y exposèrent un large éventail de situations de la culture : ses relations avec la lutte armée dans les colonies portugaises, les étapes et les expériences de son développement en République Populaire de Corée...

Mais la commission devait surtout préciser la notion de culture nationale, les fondements réciproques de celle-ci et la lutte de libération des peuples.

A cet égard, l'intervention prononcée par le délégué du Sud Vietnam éclaira, dans sa lumineuse simplicité, le sens qu'il convient de donner aujourd'hui au combat pour la sauvegarde des cultures nationales.

Les agresseurs yankees, dit-il, font de Saigon le marché du trop-plein d'un ersatz culturel, tout en considérant par ailleurs les écoles des régions libérées comme des « objectifs stratégiques » de destruction.

Dans le feu de la bataille, le peuple vietnamien, « tel un oiseau planant sur la tempête, s'élève aux hautes cimes de la vie spirituelle ». Et les masses populaires s'adonnent quotidiennement à des activités culturelles, où elles puisent l'inspiration pour la poursuite de leur combat.

Il y a, au sein des peuples, plusieurs paliers de résistance pour faire face à l'agression impérialiste, qu'elle prenne la forme coloniale ou néo-coloniale. Et le front culturel en est un. La signification ultime du combat pour la culture se ramène, en fait, au combat pour la libération de la nation que Franz Fanon considérait comme « la matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible ».

Dans cette perspective, la culture nationale qu'il s'agit de bâtir, étant profondément enracinée dans les valeurs populaires, contient en elle-même les éléments universalisants. Comment atteindre à l'universel si on n'assume pas, d'abord, des valeurs spécifiquement nationales ?

Il y a douze ans, le premier congrès des écrivains et artistes noirs tenu à Paris, sous l'égide de la revue « Présence Africaine » déclarait déjà avec force que « l'épanouissement de la culture est conditionné par la fin de ces hontes du XXe siècle : le colonialisme, l'exploitation des peuples faibles, le racisme ». Le congrès de La Havane procéda, dans ce domaine, à une amplification tricontinentale de la question culturelle abordée alors par ces intellectuels, sous l'angle de la « crise des cultures noires ».

LA NEGRITUDE EN QUESTION

A la lumière de l'évolution politique du tiers-monde, nombreux sont ceux qui s'interrogent sur la validité d'un concept qui, dans les années 30, fonda l'idéologie de révolte d'un secteur important de l'intelligentsia africaine et antillaise. Le poète Aimé Césaire qui a toujours le noble souci de nous rappeler le contexte historique de l'éclosion de la négritude, considère qu'elle signifia en son temps une « postulation irritée et impatiente de fraternité ».

Deux écrivains (René Depestre d'Haïti et Nene Khaly de la Guinée) proposèrent, à La Havane, une approche révolutionnaire de la question. Pour Depestre, il s'agissait essentiellement de dénoncer la tragique mystification selon laquelle la « révolution duvaliériste » serait une victoire éclatante de la négritude. Prévenant l'objection, cependant, il ajoute : « Naturellement, et il ne faut pas, jetant l'enfant avec l'eau sanglante du bain, conclure pour autant que ce concept devait fatalement déboucher sur une entreprise d'annihilation de la condition humaine » .Nene Khaly, pour sa part, s'exprima en ces termes : (...) « Une thèse qui au départ, a été forgée comme une arme conjoncturelle de lutte, ne pouvait devenir une idéologie singularisant une catégorie d'hommes et aboutissant, mutatis mutandis, à les mettre en marge de l'évolution historique (...). Les traits qui aujourd'hui font, à tort, la fierté et l'honneur des tenants de la négritude appartiennent au fonds commun de l'humanité et ont marqué le visage des civilisations de tous les peuples. Le romantisme de la nature, la communion avec les forces telluriques, la simplicité et la candeur des mœurs sont des valeurs que conserve encore la mémoire des peuples. Homère, les bilines russes et d'autres littératures anciennes de nombre de peuples dans le monde en apportent la preuve. (...) La vérité est que l'Afrique vit un stade de son développement qui privilégie encore les manifestations et l'expression de ce que l'on pourrait appeler le fonds culturel des civilisations paysannes qui furent toutes largement orales. (...) Tous les peuples, placés dans des situations historiques comparables donnent naissance à des cultures qui partagent entre elles de communes ressemblances ; les formes d'expression peuvent revêtir des aspects variés, témoignant d'affinités électives particulières, mais le fonds reste universel. C'est ce que le mouvement dit de la négritude n'a pas su discerner et comprendre. »

Nous voici donc à l'heure du dépassement de la négritude.

A la question posée par Jean-Paul Sartre dans son essai « L'Orphée Noir », « Qu'arrivera-t-il si le Noir dépouillant sa négritude au profit de la révolution ne veut plus se considérer comme un prolétaire ? Qu'arrivera-t-il s'il ne se laisse plus définir que par sa condition objective ». René Depestre a raison de répondre : « Regardez Cuba et vous aurez la réponse. Regardez comment la négritude est en train de faire corps avec la **révolution socialiste**, et comment elle y trouve son dépassement à travers un processus historique désaliénant où le blanc, le noir et le mulâtre cesseront chaque jour davantage d'être opposés les uns aux autres, et où **le drame de leur destin est dénoué dans une même éclatante vérité humaine : la révolution. Ce processus réel de décolonisation** est le seul qui soit capable, et non la négritude, de mobiliser toutes les patiences des peuples sous-développés sur les trois continents. C'est ce processus éminemment révolutionnaire qui permet aujourd'hui à l'homme néo-colonisé noir, blanc, jaune, indien, de jeter à la face de la terre le postulat suprême de la raison dans le tiers monde ; je fais la révolution, donc je suis, donc nous sommes ».

Le débat qui s'amorce ainsi est d'une importance fondamentale pour la réévaluation idéologique d'un concept qui a cessé de refléter la vivante réalité d'Afrique et de la condition noire dans le nouveau monde, alors que les exigences de notre temps commandent d'insérer ces réalités spécifiques dans le cadre plus vaste du combat anti-impérialiste.

Certes le discours de la négritude annonçait la prise de conscience de l'homme noir, mais, n'est-il pas évident aujourd'hui que la « praxis révolutionnaire collective » fait place à la « patience dynamique » ?

POUR L'UNIVERSALITE DE L'ENGAGEMENT

La rencontre de La Havane permit de clarifier encore d'autres aspects importants du combat que livrent les intellectuels du tiers-monde

sur le front de la culture. Outre les échanges et les discussions sur les expériences concrètes dans le domaine de la création artistique ou des mass-média, une préoccupation dominante mérite d'être soulignée : c'est la notion de responsabilité de l'homme de culture à l'échelle planétaire.

Il devient de plus en plus clair que notre époque se trouve caractérisée par la confrontation entre les forces populaires des pays sous-développés et l'impérialisme. Cette confrontation qui dans de vastes régions du tiers-monde se déroule sous la forme de guerre de libération nationale, ayant un contenu progressiste, modifie les termes et la nature de l'échange des cultures dont elles sont porteuses avec la culture occidentale.

Nous estimons que l'axe central de notre action, dans ce combat tri-continental pour le développement culturel de nos peuples ne se situe plus dans l'appel à la compréhension de l'Occident sur nos différences ou sur notre spécificité. Consolider les nations, approfondir les options révolutionnaires — tel semble être le prix de notre participation à l'humanisme démocratique et universel. En d'autres termes, la rénovation des contacts culturels et l'interpénétration des civilisations passent désormais par la rencontre des faits révolutionnaires.

Il y a donc là les éléments pour l'élaboration d'une nouvelle saisie du monde.

La détermination de lutte d'un peuple n'avait encore conditionné à un point si élevé de tension le destin même de l'humanité tout entière, comme cela se passe aujourd'hui au Vietnam.

L'unanimité qui se dégage dans le monde en faveur des Vietnamiens démontre combien la révolution est un processus global qui restitue inévitablement aux peuples leur potentialité universelle.

Encore une fois, nous sommes en présence d'une haute manifestation de la culture.

C'est tout à l'honneur des intellectuels qui participèrent au congrès de La Havane, d'avoir souscrit à la condamnation de l'impérialisme américain qui « fait peser sur la vie même des peuples comme sur l'avenir de la culture une menace universelle » et d'en avoir appelé « les écrivains et les hommes de science, les artistes et les enseignants à engager et à intensifier la lutte contre l'impérialisme, à prendre la part qui leur revient dans le combat pour la libération des peuples ».

MARIO DE ANDRADE (1)

OUVRAGES PUBLIES

ANTOLOGIA DA POESIA NEGRA DE EXPRESSAO PORTUGUESA
(Editions Pierre-Jean Oswald) - Paris 1958

LETTERATURA NEGRA :
Poésie et prose du monde noir (en collaboration avec Léonard Sainville) - Editori Riuniti, Rome, 1961.

LIBERTE POUR L'ANGOLA.
Editions Maspero - Paris 1962

POESIE D'EXPRESSION PORTUGAISE
Editions Pierre-Jean Oswald - (sous presse)

---

(1) Angolais. En marge de ses responsabilités politiques de coordinateur de la « Conférence des Organisations Nationalistes des Colonies Portugaises » (C.O.N.C.P) écrit des essais sur la littérature africaine.

rené depestre (Haïti)

l'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le tiers-monde

Je me suis proposé d'analyser devant vous la notion de responsabilité des intellectuels dans ses rapports avec les conditions et les perspectives de développement de la culture dans le Tiers Monde. Le premier fait, à mon avis, dont nous devons nous rendre conscients, est le suivant : les forces mondiales de l'art, de la science, de la littérature et de l'éducation, convoquées par la Révolution cubaine, ont entre elles de puissants intérêts mutuels. La reconnaissance de cette communauté d'intérêts intellectuels a sans doute permis l'établissement d'un programme de discussion et de travail commun à toutes les disciplines artistiques et scientifiques. Notre souci majeur dans ce Congrès Culturel de La Havane est donc de déterminer sur quelles bases concrètes nous pouvons mener des actions communes pour la totale décolonisation des diverses cultures du Tiers Monde. Pour éviter que ce débat s'engage dans l'abstraction, nous devons nous placer dans une perspective d'action, même s'il faut pour cela réviser la définition classique de l'intellectuel et élargir le champ d'action qui est traditionnellement imparti aux différentes disciplines de l'esprit. En effet, l'interdépendance profonde, qui, à l'échelle tricontinentale, existe aujourd'hui entre les problèmes de la révolution et ceux de la culture, nous oblige à **repenser le concept même de responsabilité des intellectuels et à définir ensemble des formes militantes et dynamiques de solidarité entre les hommes de culture du monde entier.** Ce premier devoir de solidarité révolutionnaire entraîne immédiatement un autre : celui de dire la vérité, et de la propager partout, avec d'autant plus de rigueur et de passion que nos peuples ont été, et sont encore, les victimes de l'impudent mensonge impérialiste.

Ceci dit, posons les questions initiales qui fondent socialement, moralement, artistiquement, le contenu de nos responsabilités : au seuil de 1968, où en est le Tiers Monde, sur le plan du développement culturel ? L'homme et la femme des pays sous-développés sont-ils en train de récupérer leur être social, leur humanité et leur beauté, que la colonisation avait aliénés ? La science, l'éducation, les lettres et les arts, sont-ils adaptés aux besoins immédiats et futurs des peuples asiatiques, africains et latino-américains ? Le développement de nos nations est-il conçu dans la perspective d'une décolonisation à la fois des structures coloniales et des nombreuses conséquences morales, psychiques, culturelles de la colonisation ? Nos cultures respectives, enfin, ont-elles cessé de vivre au rythme de l'Occident et ont-elles la possibilité d'avancer selon leur propre dynamisme interne ? Laissons les faits eux-mêmes répondre à ces fondamentales interrogations.

RENE DEPESTRE : Poète haïtien, exilé à La Havane.

OUVRAGES PUBLIES

ETINCELLES. (Imprimerie Nationale) - Haïti - 1945
GERBE DE SANG. (Imprimerie Nationale) - Haïti - 1946
VEGETATION DE CLARTE. (Editions Pierre Seghers) - Paris 1951
TRADUIT DU GRAND LARGE. (Editions Pierre Seghers) - Paris 1952
MINERAI NOIR. (Editions Présence Africaine) Paris 1957
JOURNAL D'UN ANIMAL MARIN. (Editions Pierre Seghers) Paris 1965.
UN ARC-EN-CIEL POUR L'OCCIDENT CHRETIEN : poème-mystère vaudou. (Editions Présence Africaine) Paris 1967.

Il y a une dizaine d'années, on pouvait, peut-être, penser que la colonisation, se sachant mortelle, allait s'arranger pour mourir le moins ignominieusement possible. Malheureusement, force est de constater, par le sang qui court sur nos trois continents, que l'impérialisme, quoique discrédité moralement, a cependant retrouvé l'aplomb et l'insolence des pires moments de son histoire. Le pillage du Tiers monde continue fiévreusement. La vieille stagnation socio-économique, l'inhibition et l'hibernation culturelles demeurent les caractéristiques principales de la majorité de nos sociétés. Les frontières sinistres de la dénutrition, de l'analphabétisme, du chômage, du racisme, du fatalisme religieux, de l'aliénation généralisée, du sous-emploi intellectuel, ne reculent pas. Le Tiers Monde est très loin encore d'occuper dans la vie internationale la place qui revient à sa dignité. Des confins de l'Asie du Sud-Est à la Cordillère des Andes on se trouve en présence d'une masse humaine, inconnue, opprimée, méprisée, compartimentée et balkanisée par toutes sortes d'archaïsmes et de dissonances exotiques : empêtrée dans un fouillis inextricable de problèmes économiques, techniques, démographiques, linguistiques, religieux, psychologiques, culturels. Les forces de création et de connaissance du Tiers Monde restent le plus souvent congelées, improductives, complètement, omnilatéralement subordonnées aux contraintes et aux hystéries mercantiles du néo-colonialisme européen et de l'impérialisme nord-américain. Certes, la présence coloniale directement oppressive livre désespérément ses derniers combats, mais au sein des indépendances nominales, fictives, subjectives, se sont réajustées des structures néo-coloniales aussi irrémédiablement stérilisantes que celles du passé. Chassé par la porte, le colonialisme est rentré allègrement par la fenêtre derrière laquelle l'attendait, les bras ouverts, frétillants de lâcheté et de trahison, une pseudo-bourgeoisie autochtone qui n'hésite pas à perfectionner les mécanismes d'oppression et les circuits aliénants propres au système colonial. La prise en charge de cet héritage hideux explique les massacres qui ont eu lieu en Indonésie : le cauchemar totalitaire imposé au peuple d'Haïti par le **«tonton-macoute»** Duvalier ; les autres cauchemars implantés par les gorilles latino-américains ; les nouvelles satrapies africaines ; et toutes les barbaries entreprenantes, qui, en Asie, en Afrique, en Amérique Latine, avec les encouragements et les ruses de l'Occident néo-colonisateur, poursuivent pêle-mêle l'entreprise de déshumanisation... Nous avons, dans l'écrasante majorité des cas, une **indigénisation accélérée des violences et des tribulations d'autrefois**. Les bourgeoisies asiatiques, africaines, latino-américaines, dans la carence de tout sentiment national, s'adonnent voluptueusement aux ivresses obscènes de la servitude et de la tyrannie. Cependant, dans ce contexte effrayant du Tiers Monde, il y a des pays qui échappent à ces drames socio-économiques et socio-culturels. **Ce sont évidemment ceux qui ont fait ou qui font la révolution.** Je retiens, pour mon analyse, deux d'entre eux, dont les initiales historiques sont vraiment exemplaires : le Vietnam et Cuba. Au Vietnam comme à Cuba la décolonisation est une **création sociale ininterrompue**, un organisme extraordinairement vivant qui ne cesse d'engendrer de puissants anticorps qui le rendent capable de résister avec succès à l'épidémie néo-coloniale. A Cuba comme au Vietnam, les valeurs culturelles sont coalisées, unifiées, et l'être social du peuple, porté à son plus haut niveau de tension créatrice, possède le dynamisme nécessaire pour diminuer progressivement la distance qui, dans les pays sous-développés, existe entre l'initiative technologique et le rétablissement de la culture nationale. Ce double effort est intégré dans une totalité unitaire. Les révolutions cubaines et vietnamiennes, tout en s'acculturant nécessairement aux apports de la civilisation industrielle, sont en train d'affirmer, avec une immense vitalité, leur particularisme culturel et leur potentielle universalité. La lutte anti-impérialiste est menée multilatéralement d'une façon cohérente, organisée, réfléchie, consciente. C'est ce qui fait que le petit Vietnam peut résister victorieusement à l'activisme monstrueux et à l'escalade criminelle des Etats-Unis. La décolonisation est conduite dans la confusion et l'incohérence, quand l'ini-

tiative est laissée entre les mains de pseudo-bourgeoisies qui importent les mœurs, l'outillage mental, les valeurs, les conduites sociales et les aliénations de l'Occident, sur le même bateau où leur arrivent les voitures de luxe et les autres produits de consommation qui abondent sur les marchés du néo-capitalisme. La leçon à tirer de tout cela est la suivante : **il n'y a pas de décolonisation sans une véritable révolution.** Il n'y a pas de développement de la culture nationale possible sans une rupture radicale, violente, désaliénante, avec le passé colonial. Dans les pays où une opération aussi décisive n'a pas eu lieu la vie culturelle se réduit lamentablement à un exhibitionnisme et un narcissisme qui étreignent dans leurs bras fatigués les impuissances séniles de l'Occident néo-colonial. Par contre, à Cuba, au Vietnam, et dans les autres pays où l'explosion révolutionnaire est une conscience-en-action, les peuples ont les moyens de comprendre leur passé, d'interpréter et de transformer leur réalité nationale, d'apprécier ce qui leur appartient en propre, et ce qu'ils doivent à l'héritage d'autres cultures qui entrent dans leur formation historique. Ils savent ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent être. Les éléments et les ferments dynamiques qu'introduit la praxis révolutionnaire assurent à ces neuves structures nationales la cohésion psychique, la volonté morale, l'imagination créatrice, la santé historique qui leur sont absolument nécessaires pour faire face efficacement aux dérèglements politiques et militaires de l'impérialisme. La révolution engendre également des appareils politiques modernes, des organisations de masse, qui, à tous les niveaux, unifient démocratiquement tous les facteurs constitutifs de la nation. De même la révolution met au monde de véritables hommes de vérité, des hommes de fraternité, dont, comme le fit remarquer justement l'un de ces hommes, Ernesto Che Guevara « dont la personnalité joue le rôle de mobilisation et de direction dans la mesure où elle incarne les plus hautes vertus et aspirations du peuple et ne se sépare pas de la route ». De tels héros de la **révolution socialiste** dans le Tiers Monde, quand ils meurent, comme notre merveilleux commandant Ernesto Che Guevara, leur explosion de lumière et de volonté continue à organiser la vie. Quand un Kennedy est assassiné, sa mort est sans appel, car elle ne peut devenir un facteur étincelant d'organisation de l'espérance des hommes de son pays, tandis que, quand Che Guevara est assasiné, sa mort est comme un sabre végétal dans nos mains pour avancer dans la forêt inconnue ; sa mort est un arbre vivant qui continue à porter nos vérités et nos armes les plus secrètes. Cette comparaison entre deux destins, pris dans deux mondes différents, montre l'abîme qui, sur le plan moral, existe entre le **développement éthique** de Cuba **et le sous-développement moral des Etats-Unis.** La révolution assure ainsi aux peuples qui osent la faire un **essor moral**, qui compense largement leur infériorité technologique, et qui est un facteur à son tour déterminant dans le chemin de leur développement. **Moralement parlant, le Vietnam a déjà vaincu les Etats-Unis.** Sur ce terrain, l'héroïque résistance du Vietnam a le mérite d'enterrer les valeurs mythiques dans lesquelles s'étaient drapés les Etats-Unis pour dissimuler aux yeux du monde le **gouffre de leur sous-développement moral.** Le Vietnam et Cuba incarnent les plus hautes valeurs de la civilisation du XXe siècle, tandis que les Etats-Unis, à cause de leur positivisme militarisé, de leur mentalité bassement utilitaire et égoïste vivent l'agonie de leurs plus nobles légendes et se voient condamnés à mourir de froid, en tant que classe irréversiblement en décadence. Toutes ces considérations qui établissent nos responsabilités enseignent que la révolution est actuellement la seule force historique capable de décoloniser, non seulement la vie sociale de nos peuples, mais leur vie intérieure. Elle crée les conditions d'une véritable mutation culturelle. C'est pourquoi, dans le Tiers Monde, au milieu des terribles épreuves qui frappent nos peuples, l'expérience révolutionnaire, est le seul fondement valable du **« cogito »**. Elle provoque une coïncidence exaltante entre la pensée et l'être social. **Faire la révolution est la première évidence historique et la première valeur culturelle qui entraîne pour nous un nouveau postulat de la raison : je fais**

la révolution, donc je suis, donc nous sommes. Avec la Révolution ce « **tiers** » qu'on a accolé comiquement au monde de notre enfance et de notre émerveillement, et que nous portons tous comme une blessure au cœur, s'efface en même temps que nos diverses névroses, et la vie devient une vivifiante aventure collective. Nous cessons d'être les **zombis** de l'histoire universelle. J'ai essayé de mettre en évidence quelques-uns des faits sociaux et moraux qui établissent nos responsabilités révolutionnaires. Nous avons également, nous autres écrivains et artistes, une **responsabilité esthétique** à assumer. Dans ce domaine aussi je dois invoquer l'expérience de la révolution cubaine. Sur ce plan, comme sur beaucoup d'autres, Cuba a réconcilié le marxisme avec le marxisme, mettant en action un socialisme qui inonde toutes les rives de la condition humaine. Ici, l'art et la littérature ne sont pas tenus pour des appoints immédiatement utilitaires de l'idéologie et de la politique. La littérature trouve les conditions pour exercer des pouvoirs et des devoirs de mise en question, de critique et d'inquiétude. On tient compte des retards et des avances que, dans leur saisie de la réalité, les écrivains et les artistes peuvent avoir, étant donné la complexité même de la vie, l'inextricable foisonnement des sentiments, des conflits et des situations de l'existence, la nécessaire diversité des hommes et des femmes, la richesse des rapports entre la conscience et le monde. A la question : **qu'est-ce que la littérature** dans le Tiers Monde, et quel avenir l'attend ? Nous répondons : elle n'est encore rien, mais elle aspire à la totalité humaine, comme les peuples, comme la révolution qui les remet dans le double circuit désaliénant de la particularité et de l'universalité. Une dernière réflexion qui situe nos responsabilités : on a dit avec raison que nos peuples ont été absents à tous les rendez-vous d'amour que l'être humain a pris, au cours des trois derniers siècles, avec la science, la littérature, l'art, la beauté, la tendresse. En réalité, nous étions présents à notre manière ; c'est-à-dire avec notre sueur et nos souffrances. Nous étions en Asie, en Afrique, en Amérique Latine, le **combustible biologique**, qui avant l'âge de l'électricité, rendit possible le Siècle des lumières et les autres aventures universalisantes de la culture occidentale. Voici qu'une nouvelle explosion de la science est en cours, où interviennent la relativité, la désintégration atomique, (si elle ne nous extermine pas) les cerveaux électroniques, la théorie des ensembles, la cybernétique, l'exploration du cosmos, etc. L'impérialisme et le néo-colonialisme ourdissent le projet de garder cette fois nos peuples dans la cuisine étouffante de l'histoire. Mais nos peuples envers qui nous nous sentons responsables ici, sont décidés à sortir les armes à la main de cette cuisine, pour imposer, dans le concert des autres nations, leur triple présence asiatique, africaine et latino-américaine, parce que, ayant relevé leurs têtes, ils ne veulent plus que l'histoire soit seulement celle de l'Occident capitaliste, mais l'histoire ouverte de l'espèce humaine. Nos peuples se sentent désormais les agents responsables de l'évolution de toute la terre et veulent par leur présence dynamique et enrichissante faire cesser les scandales de la réification généralisée de la vie. Nous optons de toutes nos forces libératoires pour les valeurs fraternelles de la communauté et de la solidarité. Quant aux intellectuels européens et nord-américains, présents à ce congrès, nous savons qu'ils ne sont pas venus chercher de nouvelles preuves de notre « infériorité congénitale ». Ils sont des porteurs de semences et de lumière. Ce que nous avons à leur offrir, en plus, peut-être, de la tristesse de nos tropiques, c'est notre seule richesse : notre solidarité militante, ce qu'Ernesto Che Guevara, notre inoubliable Prométhée, nous laisse en héritage, la volonté de mettre, **par la révolution**, une chair éclatante sur le squelette de notre liberté et de notre dignité, et de consentir les sacrifices nécessaires pour mettre avec vous sur pied **« l'homme du XXe siè-**

cle : nous-mêmes ». Sur de telles bases d'action, nous conjuguerons des ressources comme le savoir, la raison, l'imagination, la sensibilité et la maturité, pour bâtir correctement, intelligemment, un monde où l'unité de l'espèce trouvera enfin son orient secret et sa manifeste plénitude, dans un processus planétaire d'intégration et d'universalisation des cultures, qui sera demain la mesure de notre humaine condition !

les aventures de la négritude

Haïti est aujourd'hui le pays où l'on peut le mieux suivre les aventures de la négritude, parce que notre pays est l'endroit du monde où, comme l'a dit Aimé Césaire, « elle s'est mise debout pour la première fois », et où elle est maintenant l'idéologie où se nourrit la plus monstrueuse tyrannie de l'histoire contemporaine. C'est pourquoi un examen critique du concept de négritude, à la lumière de l'effroyable expérience haïtienne, peut avoir une signification efficace pour tous les opprimés noirs du monde. On sait que toute idéologie, par sa représentation du réel, par les objectifs qu'elle poursuit, a tendance à donner aux aspirations particulières d'une classe une valeur imaginaire. Marx a appelé mystification ce processus de déformation de la réalité. En Haïti, de pseudo-sociologues comme François Duvalier, étudiant le rôle de la négritude dans notre histoire nationale, ont toujours considéré le concept en lui-même, au lieu de l'analyser dans ses relations avec l'histoire réelle des rapports sociaux. En séparant la question raciale du développement économique et social d'Haïti, en lui assignant un caractère absolu, my-

thique, ils ont ravalé l'histoire haïtienne à une succession chaotique de conflits seulement ethniques entre les mulâtres et les noirs, qui dès les lendemains de notre Indépendance, ont formé l'oligarchie dominante du pays. C'est ce qui se produit également quand, sur un plan plus général, on sépare le dogme raciste du développement réel des diverses sociétés coloniales. On en vient à considérer l'histoire des peuples colonisés comme une succession de conflits raciaux entre les « Blancs » et les « Noirs ». Dans le cas d'Haïti, la question raciale, loin d'être le facteur déterminant du développement de la société haïtienne, n'a été que la **forme mystificatrice**, qui dans la conscience de deux aristocraties rivales servit à dissimuler les intérêts et les mobiles réels de la lutte des classes.

Cependant cette question raciale est une **réalité sociale** très importante de l'histoire d'Haïti. On sait que Marx, tout en déniant aux dogmes spirituels un rôle décisif dans le processus historique d'une société déterminée, les tient toutefois pour des **réalités sociales**, qui si elles ne peuvent changer le cours général de l'histoire, ont la possibilité d'en modifier les contours, le rythme et les modalités. C'est en tant que réalité sociale que l'idéologie raciale a influé sur le développement de notre histoire nationale, et à certains moments de grave crise sociale, a modifié le rythme et les modalités de la lutte des classes dans le pays. Depuis 1946, la société haïtienne étant la proie d'une crise générale, due fondamentalement à la domination des Etats-Unis sur l'économie du pays, la question de couleur occupe de nouveau l'avant-scène politique et idéologique, toujours pour voiler le contenu réel de la lutte des classes. Les petits-bourgeois noirs comme Duvalier, qui depuis 1946, alliés à des latifundiaires noirs et à des « compradores » mulâtres contrôlent le pouvoir politique, se servant démagogiquement de la notion de « négritude», ont essayé de faire croire aux masses noires qu'elles sont désormais au pouvoir et que la « révolution duvaliériste » est une victoire éclatante de la négritude. Tous les faits monstrueux de gestion duvaliériste, depuis dix ans, ne font que détruire aux yeux de notre peuple les images mensongères de cette mythologie. L'épouvantable dictature de Duvalier a porté les Haïtiens à changer l'idée que pendant longtemps ils se sont faits d'eux-mêmes. A leurs yeux, Haïti a cessé d'être figée dans la figure mythique que depuis l'école on a patiemment imprimée dans la conscience de chaque Haïtien : **Haïti, première république noire des temps modernes, patrie et mythique de l'homme noir, berceau et paradis de la négritude** ! Les Haïtiens ont découvert dans des souffrances inouïes, que dans un système semi-colonial, le pouvoir, qu'il soit entre les mains de noirs, de blancs, de mulâtres ou d'indiens, reste invariablement un instrument de déshumanisation féroce de l'homme et de son histoire sociale et culturelle. Depuis dix ans, plus que jamais, les Haïtiens voient ce dont sont capables des hommes à peau noire ou métissée comme eux, quand, par le fer et le feu, ces derniers défendent les intérêts d'une minorité de privilégiés et ceux d'un impérialisme totalitaire. Les Haïtiens se rendent compte du fait que la glorification de n'importe quelle race est une absurdité infinie qui voile toujours des désordres sanglants et attentatoires à l'unité de l'espèce humaine. Les Haïtiens voient des noirs et des mulâtres, tyrans, criminels, sans vergogne, obscurantistes, nazis, **tontons-macoutes**, parce que justement ils n'ont aucune **essence particulière**, ce sont ces bourgeois comme les autres, et à l'heure de la dictature terroriste du capital, ils peuvent être coupables de crimes aussi épouvantables que ceux qu'hier Hitler commettait dans ses camps de concentration ou ceux que perpètrent aujourd'hui les hommes du Pentagone yankee dans les deux Vietnam. Naturellement, la tyrannie de Duvalier offre une monstrueuse caricature de la négritude, et il ne faut pas, jetant l'enfant avec l'eau sanglante du bain, conclure pour autant que ce concept devait fatalement déboucher sur une entreprise d'annihilation de la condition humaine. Le **socialisme** est une doctrine de libération de l'homme, mais le **national-socialisme** fut un instrument d'extermination de l'homme. Tout dépend de l'usage qu'une classe dominante

fait d'une idéologie pour camoufler des desseins bassement égoïstes. Aujourd'hui des bourgeoisies noires qui tiennent leurs privilèges des intrigues et des violences du néo-colonialisme en Afrique et en Amérique se sont hâtivement emparées du concept de négritude pour en faire leur arme idéologique, parce que justement elles savent que ce concept à un moment donné de la lutte contre la colonisation, dans les œuvres d'auteurs noirs comme Jean Price-Mars, Du Bois, Césaire, Roumain, Langston Hughes, Claude Mackay, N. Guillen, J.S. Alexis, Cheikh Anta Diop, Frantz Fanon, etc., ce concept a exprimé avec force le double caractère de l'aliénation chez les noirs opprimés. Ainsi ce concept de la négritude a été à un moment donné de l'histoire de la décolonisation, la **riposte affective** de l'homme noir exploité et humilié, face au mépris global du colon blanc. Comme le colon blanc, partant de sa situation privilégiée dans la société esclavagiste et coloniale, avait **épidermisé** sa prétendue supériorité biologique, de même le noir, en fonction de sa condition d'opprimé et de paria, sa condition d'homme aliéné dans sa peau même, fut porté, selon une perspective tout à fait différente, à **l'épidermisation** de sa lamentable situation historique. Ainsi la négritude, dans sa meilleure acception, était l'opération culturelle par laquelle les intellectuels noirs d'Afrique et des deux Amériques prenaient conscience de la validité et de l'originalité des cultures négro-africaines, de la valeur esthétique de la race noire, et de la capacité de leurs peuples respectifs d'exercer le droit à l'initiative historique que la colonisation avait complètement supprimé. La négritude, dans son sens le plus légitime, était à l'origine, (dans la poésie de Césaire, par exemple) **la prise de conscience du fait que le prolétaire noir est doublement aliéné : d'une part aliéné (comme le prolétaire blanc) en tant qu'être doué d'une force de travail qui est vendue sur le marché capitaliste : d'autre part, aliéné en tant qu'être au pigment noir, aliéné dans sa singularité épidermique.** La négritude était la conscience de cette double aliénation et de la nécessité historique de la dépasser, à travers une praxis révolutionnaire.

Il ne faut pas oublier que du fait du dogme raciste, aux yeux de la grande majorité des Blancs, le crime permanent du noir (outre son état de prolétaire) était celui de **lèse-couleur**. Cette odieuse mystification idéologique est encore l'arme à laquelle on continue de recourir aux Etats-Unis, en Afrique du Sud, en Rhodésie, etc., contre les Noirs. La singularité épidermique de l'homme noir ou métisse, au lieu d'être tenue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un des hasards objectifs qui fourmillent dans l'histoire de l'humanité, devint dans la conscience de tous les négriers de la terre une **essence maléfique, le signe d'un mal absolu de l'être social du nègre**, la marque et le stigmate d'une infériorité sans rémission. On donna une signification métaphysique et esthétique tant à la couleur du noir qu'à la couleur du blanc, et on décréta pour l'éternité, comme le résultat d'un droit divin, que seul le noir est un homme de couleur, et que le « Blanc » participe du privilège de la lumière, que comme dit Sartre, « la blancheur de sa peau, c'était de la lumière condensée », et qu'il était de son destin historique d'éclairer le reste de l'humanité avec les vertus lumineuses de sa peau. Le souci commercial de **chosifier l'homme à peau noire**, trouva ses alibis et ses prétextes dans ce long processus colonial d'épidermisation de la situation historique des peuples nègres. La négritude, tant dans la littérature, dans l'art, que dans l'ethnologie et l'histoire, a été à ses débuts, une **forme de révolte légitime** opposée aux manifestations méprisables du dogme raciste dans le monde. C'est la colonisation, qui par le fer, le feu, le sang, avait ouvert dans les flancs mêmes de l'histoire universelle la sanglante **contradiction blanc-noir**, pour dissimuler et pour justifier les rapports d'exploitation capitaliste. La négritude posait la nécessité de dépasser cette

contradiction, non par une nouvelle opération mythique, mais à travers une praxis révolutionnaire collective. Malheureusement, le plus souvent le concept de négritude est utilisé comme un mythe qui sert à dissimuler **la présence sur la scène de l'histoire de bourgeois noirs**, qui, en Haïti, comme dans de nombreux pays d'Afrique, se sont constitués en classe dominante, et comme toute classe qui opprime une autre, a besoin d'une mystification idéologique pour camoufler la nature réelle des rapports établis dans la société. Aujourd'hui, chez des mystificateurs aussi bien noirs que blancs, la négritude implique l'idée absurde que le Noir est doué d'une « nature humaine » particulière, doué d'une essence qui n'appartiendrait qu'à lui, et en cette qualité, il est appelé, selon un publiciste comme Janheinz Jahn, à donner à l'Europe, et à l'Occident en général, on ne sait quel « supplément d'âme », dont aurait besoin la civilisation occidentale. Pour le président du Sénégal, le poète Léopold Sédar Senghor, **« l'émotion est nègre et la raison est hellène »**. De cette façon, toutes les contradictions de classe sont noyées dans l'abstraction, et les bourgeoisies noires d'Afrique et d'Amérique, peuvent en toute sécurité, avec la bénédiction du néo-colonialisme, exploiter librement les travailleurs noirs, au nom d'une spiritualité commune. C'est la conception qu'on trouve sous la plume de l'essayiste belge Lilyan Kesteloot, qui a voulu démontrer que la **« négritude est un en-soi »**, un état permanent une essence singulière, qu'il n'est pas nécessaire de dépasser. Lilyan Kesteloot, comme d'autres « spécialistes » européens de la négritude enferment le nègre dans sa noirceur et le blanc dans sa blancheur. « L'âme noire », écrit-elle, ainsi comprise est de tous les temps et n'a pas à être dépassée, « comme l'a prétendu Sartre, et d'autres qui furent influencés par lui. Pas plus que l'âme slave, l'âme arabe ou l'esprit français ». Selon cette logique élémentaire et insolente, la « négritude », ainsi comprise, loin de s'articuler à une entreprise révolutionnaire de désaliénation et de décolonisation totale de l'Afrique et des deux Amériques noires, n'arrive pas à dissimuler qu'elle est l'une des colonnes qui soutiennent les astuces, les pièges et les actions perfides du néo-colonialisme. **Séparée du contexte historique de la révolution dans l'ensemble du Tiers Monde, séparée arbitrairement des exigences immédiates de la lutte tricontinentale, globale** des peuples sous-développés contre l'impérialisme et le néo-colonialisme, la négritude définit un inacceptable **« sionisme noir »**, à la faveur duquel on **voudrait éloigner les peuples noirs du devoir de faire la révolution.**

L'ORPHEE NOIR DANS LA REVOLUTION

Quand, il y a 20 ans, le **concept de négritude** fut défini par le grand poète Martiniquais Aimé Césaire, dans son inoubliable **« Cahier d'un retour au pays natal »**, et par **Jean-Paul Sartre**, dans un fameux essai intitulé **« Orphée Noir »**, où que l'on tournait alors le regard on voyait cet Orphée de couleur en train de tirer du feu des marrons destinés à la grande bourgeoisie coloniale blanche. Alors, en Afrique, l' « Orphée Noir » n'était pas président de la République, il ne roulait pas en Mercédès-Benz de luxe ; il n'achetait pas des actions dans les mines du Haut Katanga ; il ne s'alliait pas aux pires aventuriers de la finance internationale pour prendre des actions fort rentables sur le sang versé de Patrice Lumumba. En 20 ans l'eau du Congo a coulé sous beaucoup de ponts, et ce n'est pas seulement avec la grande poésie lyrique d'Aimé Césaire que la négritude est descendue à la mer. La négritude de Césaire était une patience dynamique. C'était une nécessaire explosion de la conscience rebelle du nègre opprimé. C'était un devenir ouvert sur les exigences concrètes du mouvement de libération nationale. Il y a 20 ans Sartre, pour sa part, posait la suivante question : **« Qu'arrivera-t-il**

s'il ne se laisse plus définir que par sa condition objective ? » Nous disons à Jean-Paul Sartre : regardez Cuba et vous aurez la réponse. Regardez comment la négritude est en train de faire corps avec la révolution socialiste, et comment elle y trouve son dépassement à travers un processus historique désaliénant où le blanc, le noir et le mulâtre cesseront chaque jour davantage d'être opposés les uns aux autres, et où le drame de leur destin est dénoué dans une même éclatante vérité humaine : la révolution. Ce processus réel de décolonisation est le seul qui soit capable, et non la négritude, de mobiliser toutes les patiences des peuples sous-développés sur les trois continents. L'Orphée noir ne peut retrouver l'Eurydice qu'il a perdue, que par la révolution, et dans la révolution, qui est seule capable, avec la force créatrice des peuples, de détruire par la violence tous les enfers que les hommes ont construits pour les hommes. Le nouvel Orphée Noir, sera révolutionnaire ou ne sera pas.

condetto nenekhaly camara (guinée)

conscience révolutionnaire, idéologie et culture

(...) « Les circonstances historiques qui ont conduit à l'indépendance de la Guinée le 28 septembre 1958 sont suffisamment connues en raison des répercussions profondes et durables qu'elles ont suscitées dans toute l'Afrique. Le régime qui a été mis en place, fondé sur la démocratie nationale pour sa politique interne, et le non-alignement pour sa politique extérieure a été apprécié par beaucoup et décrié par certains. La conduite des destinées d'un peuple suppose un choix politique qui peut être intangible et de moyens qui, eux, peuvent ne pas permettre de parvenir immédiatement à la réalisation des objectifs fixés. Si l'on se souvient que la Guinée est un pays de 4 millions d'habitants, mais doté de ressources potentielles économiques de première importance, l'on comprendra pourquoi la colonisation s'est ingéniée à y entretenir une permanente instabilité sociale. La vie politique organisée y était inexistante, si l'on excepte les antagonismes destructeurs qui dressaient les groupes ethniques les uns contre les autres. C'est le mérite du Parti Démocratique de Guinée d'avoir donné au peuple une conscience collective patiemment forgée et éduquée, dans la meilleure tradition de la lutte pour les idéaux démocratiques et révolutionnaires. Vingt années n'ont pas été de trop pour combattre le tribalisme, liquider le féodalisme et vaincre l'irrationalisme religieux. Tout au long de cette période, pas un instant le peuple de Guinée n'a dévié de la voie qui lui indiquait le but suprême à atteindre par l'édification d'une patrie véritablement socialiste. Bâtir une nation à partir d'un Etat créé presque ex-nihilo n'est pas entreprise aisée, d'autant plus qu'une telle action allait en contre-courant de ce qu'enseigne l'évolution historique des autres peuples, selon laquelle l'édification de la Nation a précédé celle de l'Etat. Des difficultés nombreuses ont surgi, inspirées et accentuées par les tentatives d'agression et de complots impérialistes qui visaient à déconsidérer le régime guinéen et à le mettre à genoux. Mais loin de connaître l'échec, notre peuple s'est aguerri à cette lutte, a renforcé et trempé ses énergies, aiguisé et élevé sa conscience. Le système de démocratie nationale ou la politique de non alignement préconisés et pratiqués par le P.D.G. ont été des moyens qui nous ont permis d'asseoir et de consolider la cohésion nationale au sein de notre peuple. Mais aucun démocrate véritable, aucun révolutionnaire conséquent n'a jamais mis en doute les options fondamentales de la Guinée, à savoir : l'engagement anti-impérialiste, la libération intégrale des hommes au travers d'institutions et de structures véritablement démocratiques et socialistes. Pour le Parti Démocratique de Guinée, la valeur et le bien majeurs à rechercher sont la satisfaction pleine et entière des aspirations collectives et individuelles du peuple, la réalisation de ses idéaux. Il a libéré les consciences, émancipé la Femme, assaini les mœurs, mis l'accent sur la vocation révolutionnaire de la Jeunesse. Il organise pour y parvenir des structures économiques destinées à assurer le partage égal des richesses et des biens au profit de tous.

Un tel programme, vaste et ambitieux — mais combien légitime — suppose et implique l'élaboration, l'adoption, et la mise en œuvre d'un important programme culturel. Ceci explique et justifie la campagne nationale permanente engagée contre l'analphabétisme et l'éradication de tous les vestiges et séquelles de la mentalité rétrograde et réactionnaire antérieurement forgée par le colonialisme, l'impérialisme et le néo-colonialisme. Reconversion des mentalités, réhabilitation de la culture et de l'art africains, élévation et culte de la dignité de l'homme africain, apport et contribution dynamique à la construction d'une véritable civilisation de l'Universel, ces mots d'ordre et cette action qui traduisent la mission culturelle du Parti Démocratique de Guinée et du peuple de Guinée s'identifient à ceux que prétendent ambitionner d'autres Etats en Afrique. Mais la différence entre eux et la Guinée réside tant dans les options politiques et idéologiques qui les sous-tendent que dans l'importance et la nature du rôle que joue le peuple.

En cette époque de standardisation de la culture, grâce aux puissants moyens d'information et de communication, le confusionnisme guette les esprits peu avertis. Il nous faut donc être clair et définir la ligne de partage qui sépare les pays africains révolutionnaires et ceux qui gravitent dans l'orbite néo-colonialiste.

Au lendemain de la première guerre mondiale, avant même la grande crise économique de 1929 qui ébranla le monde capitaliste et au moment où l'Occident doutait de ses tables de valeurs et les remettait en cause, apparut la chance de l'Afrique. Le mythe de l'universalisme gréco-latin venait d'être exorcisé et la découverte de l'Art et de la Civilisation nègres fut saluée dans le monde comme la bouée de salut. Un salut — précisons-le — qui n'était pas destiné aux peuples d'Afrique, mais à leurs dominateurs. Cette période est celle de l'engouement nègre que littérateurs, peintres et essayistes s'attachèrent à marquer et à illustrer par leurs œuvres, en fondant une esthétique nouvelle. Mais de l'écriture picturale et de l'art littéraire à l'éthique, le chemin n'est pas loin toutefois, qui fut vite franchi. Car l'on ne peut séparer les valeurs des motivations intellectuelles qui les engendrent. D'où également une ouverture vers la connaissance des civilisations et des cultures africaines à la suite notamment des travaux de Léo Frobénius, le grand ethnologue allemand.

Le processus de restitution aux hommes d'Afrique des qualités humaines, intellectuelles, et morales qui leur avaient été niées jusqu'alors était engagé. On eût pu croire que ce mouvement intellectuel eût abouti à la libération intégrale de l'Afrique et de ses hommes. C'était là mal juger les intentions de l'impérialisme et oublier qu'il ne pouvait renier sa vocation fondamentale : celle de l'exploitation éhontée des hommes et des richesses des pays coloniaux. Elle demeure toujours valable l'analyse de Marx relative à la contribution décisive des pays coloniaux, à l'accumulation du capital dans les pays impérialistes comme reste toujours actuel le phénomène de la paupérisation des classes exploitées qu'il a dénoncé. A l'impérialisme s'est substitué donc le néo-colonialisme, entreprise d'autant plus machiavélique qu'elle se réalise et se développe avec la complicité active et consciente des classes dirigeantes des pays neufs. Cette apparente digression n'est pas inutile pour comprendre les formes modernes de l'aliénation économique et culturelle que subissent nos peuples.

Loin que la découverte par l'Occident des trésors de la civilisation africaine conduisît à une plus grande et à une meilleure compréhension des relations inter-humaines entre peuples, elle aboutit à une nouvelle mystification qui apparaît aujourd'hui dangereuse pour l'émancipation complète des peuples déshérités. Bergson avait réclamé pour l'Europe — on s'en souvient — « un supplément d'âme » — pour combler le vide intellectuel et moral ouvert par l'éclosion de la civilisation de la technique

déshumanisatrice. Et l'Occident avait cru trouver des raisons de sa survie en Afrique commise, à son corps défendant, à cette tâche de salvation d'une civilisation qui lui était étrangère. Mais toutes choses étant égales par ailleurs, cette évolution provoqua une réaction dont Négro-américains, Antillais, et Africains s'emparèrent à leur tour pour affirmer leur personnalité.

Le Manifeste du New-Négro de Alain Locke et de Langston Hughes, puis celui de Légitime Défense d'Etienne Léro et de ses pairs, l'invention de la Négritude par Aimé Césaire et Léopold-Sédar Senghor à la suite de William Burghardt du Bois et de Jean Price-Mars, apparurent comme des actes revendicatifs d'une égalité raciale sur le plan de la culture pour autant que l'Occident les avait tolérés et tenus, pour ainsi dire, sur les fonts baptismaux. L'on ne peut dire cependant que ce furent là des mouvements amples et profonds surgis des masses et destinés à révolutionner la condition des Noirs. Du reste, cette ambiguïté dans la formulation et l'expression des objectifs prescrits à ce combat culturel cachait mal des intentions racistes qui ne pouvaient déboucher que sur un cercle vicieux. Doit-on combattre les préjugés raciaux en suscitant une idéologie elle-même raciste ? Nous ne mettons nullement en cause la valeur et la portée historique du concept de la Négritude en tant que moment d'une conscience de révolte qui a su mobiliser les premières élites des peuples africains pour les insérer dans le courant général de la promotion et de l'élargissement des valeurs humaines et universelles. Une thèse qui au départ, a été forgée comme une arme conjoncturelle de lutte, ne pouvait devenir une idéologie singularisant une catégorie d'hommes et aboutissant, mutatis mutandis, à les mettre en marge de l'évolution historique. Cernons encore davantage le problème. Les valeurs que prône ou défend l'idéologie de la Négritude sont-elles spécifiques aux Nègres, liées au taux de mélanine que contient leur sang ? Ou bien l'émotion est-elle nègre et la raison hellène pour reprendre la malheureuse expression de Senghor ? C'est faire peu cas des enseignements de l'Histoire et nier « l'unité profonde de la nature humaine ». Les traits qui aujourd'hui font, à tort, la fierté et l'honneur des tenants de la Négritude appartiennent au fonds commun de l'Humanité et ont marqué le visage des civilisations de tous les peuples. Le romantisme de la nature, la communion avec les forces telluriques, la simplicité et la candeur des mœurs sont des valeurs que conserve encore la mémoire des peuples. Homère, les bilines russes et d'autres littératures anciennes de nombre de peuples dans le monde en apportent la preuve. Il y a quelques années, un chercheur de la République Démocratique Allemande écrivait à la direction de l'Institut National de Recherches et de Documentation de Guinée pour lui signaler de troublantes similitudes qu'il venait de découvrir entre l'épopée mandingue de SOUNDIATA, recueillie et transcrite par le jeune écrivain Djibril Tamsir NIANE et celle, mésopotamienne, de Gilgamesh. L'œuvre poétique de Nicolas Guillen évoque de profonds et larges échos en la compréhension et l'imagination des Africains. Bien sûr, les protagonistes de la Négritude diront qu'elle n'exprime que son atavisme nègre et des résonances natives ! Mais celles de Neruda, Borges, Octavio Paz, de Miguel Angel Asturias transposant à peine les mythes et les légendes de leurs pays révèlent une sensibilité qui arrache aussi les entrailles et nous émeut de troublante manière. A ce compte, la Négritude serait la Civilisation Unique de l'univers, puisque partout l'on pourrait y déceler ces traces !

La vérité est que l'Afrique vit un stade de son développement qui privilégie encore les manifestations et l'expression de ce que l'on pourrait appeler le fonds culturel des civilisations paysannes qui furent toutes largement orales. Il faut voir en cela la preuve de l'existence de ce phénomène de la convergence des cultures que certains ethnologues modernes comme Leroi-Gourhan en France ont si lucidement analysé. Tous les peuples, placés dans des situations historiques comparables donnent naissance à des cultures qui partagent entre elles de communes ressemblances ; les formes d'expression peuvent revêtir des aspects variés, té-

moignant d'affinités électives particulières, mais le fonds reste universel. C'est ce que le mouvement dit de la Négritude n'a pas su discerner et comprendre.

Et l'Occident, heureux de l'aubaine, n'a pas manqué de renchérir sur la mystique nègre, sur le sensualisme venu d'Afrique pour sauver le monde !

Les sociétés africaines pouvaient donc se complaire dans un faux narcissisme, à la manière de ces chiens fous qui tournoient sans cesse sur eux-mêmes pour embrasser leur queue. L'impérialisme, dans sa quiète mue néo-colonialiste continuait de pratiquer et d'entretenir son système d'exploitation des peuples.

La révolution culturelle conduite en Guinée est de celles qui portent un coup mortel à la théorie de la Négritude. Erigée en doctrine, la Négritude ne pouvait être combattue que par une politique culturelle consciente et conséquente élaborée et mise en œuvre par tout un peuple pour bâter et réaliser son développement. Il faut se convaincre que la culture est facteur de développement, un facteur décisif dans la mesure où l'acquisition de nouvelles techniques culturales et l'édification d'industries nationales supposent l'éclosion d'une mentalité de progrès et la conquête d'un outillage intellectuel scientifique et technique dont un peuple ne peut se doter s'il ne s'est donné un programme et des instruments éducationnels en rapport avec les impératifs du siècle (1).

(1) Se reporter à l'essai intitulé « Révolution et culture en Guinée », paru dans le journal « Horoya » (Conakry en septembre 1957) et dans « Tricontinentale », la Revue de l'Ospaal.

mario de andrade

culture et lutte armée

En intervenant dans le débat sur la culture et l'indépendance nationale, les intellectuels d'Angola, de Guinée et du Mozambique présents à ce congrès voudraient cerner ce thème à la lumière d'un fait qui détermine l'existence de leurs peuples et conditionne leur engagement : **la lutte armée.**

Il est devenu banal maintenant d'affirmer que la domination coloniale, acte barbare par excellence, bloque le développement de la culture d'un peuple. Parce que les structures sociales et l'autonomie politique sont profondément atteintes par l'impact de la conquête étrangère, la culture, en situation coloniale, cesse d'être un acte **créateur.**

Dépossédés de l'initiative de vivre selon leurs valeurs propres, les colonisés entament la lutte qui les conduira à sortir de la clandestinité historique. Pourtant, le terrain du combat est multiforme et semé de nombreux pièges. La partie adverse s'évertuera à entraîner dans son sillage, à intégrer dans ses conceptions du monde, une frange de la société colonisée.

L'illusion du colonisateur et en même temps son manifeste désir de mystification consiste à rendre **sélectif** un phénomène de domination qui par sa nature et dans ses ultimes manifestations se définit comme un système global. D'où l'échec du processus d'acculturation dans le cadre de la problématique posée par le colonialisme. Ni l'existence d'un groupe en état d'assimilation, disponible pour atteindre un degré élevé de la culture, ni le respect plus ou moins pratiqué à l'égard des « coutumes indigènes » ne suffisent à masquer la permanence de la question fondamentale : la culture repose nécessairement sur des institutions sociales et politiques qu'un peuple se donne en toute liberté. En bref, la culture entretient avec la colonisation des rapports foncièrement **antinomiques.**

En revanche, avec l'irruption de la lutte armée de libération nationale, les contours de la vie culturelle d'un peuple colonisé commencent à se préciser. Au caractère de totalité dominatrice revêtu par le système colonial va s'opposer dans un premier stade l'engagement des hommes dans le renversement des structures sociales et politiques engendrées par l'occupation étrangère. Une telle contestation organisée à l'échelle du peuple dominé requiert des intellectuels le double engagement dans la destruction de vieux rapports et la construction de la nouvelle fraternité culturelle. Le déroulement de la guerre du peuple rend finalement anachronique l'angoissante préoccupation d'inventorier les «valeurs autochtones» pour affirmer, face au colonisateur, le relativisme culturel.

A des degrés divers et avec plus ou moins d'ampleur, l'Etat colonial portugais présente déjà depuis quelques années, le visage d'un monde en décomposition. En Angola, en Guinée et au Mozambique le système colonial se désagrège par l'assaut conjugué des forces nationalistes. Et la lutte armée porte en elle-même la solution de la contradiction entre la colonisation et les aspirations de nos peuples à l'indépendance nationale.

Ayant repris par cette voie l'initiative de détruire les fondements de la colonisation, nous sommes en mesure de réaliser le déblocage de la culture. Dès l'instant que le sort des armes se décide en notre faveur dans les zones de combat, on assiste à l'effondrement graduel de l'édifice sur lequel reposait la domination coloniale. Le Parti politique organise sa présence et c'est autour de lui que s'établit le moteur de la culture.

Le programme de **reconstruction** poursuivi dans les régions libérées de la contrainte coloniale traduit dans les faits la revendication première de l'homme colonisé, à savoir, la réconciliation de son **être** avec sa nature. Le Parti politique est armé, économique, culturel et physique. On voit se dérouler une série de doubles processus de destruction et de construction : économies, sociétés, institutions politiques qui fondent l'émergence de l'homme nouveau.

Le Parti qui a prise sur les plans du réel, fait entrer sur la scène de l'histoire nationale les notions et les habitudes permettant l'éclosion et la promotion culturelles. Avec la rationalisation de la production agricole et le renforcement de la vie collective, les écoles insèrent nos sociétés dans le monde.

La signification ultime du combat pour la culture, au sein du Parti politique, se ramène donc au combat pour la libération de la nation qui, comme l'affirmait Frantz Fanon, est la « matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible ».

Il est à peine besoin de rappeler que le bilan de l'action culturelle réalisée par le Parti politique, au cours d'une décade de lutte armée, ne souffre aucune comparaison possible avec l'entreprise d'obscurantisme menée par la domination coloniale, au long des siècles. L'aridité des chiffres nous retient de citer ici les résultats obtenus en matière d'alphabétisation des adultes, scolarisation des enfants ou de formation de cadres.

Dans le cas qui nous concerne, les hommes de culture de notre génération ne se sont pas situés, pour la plupart, **latéralement** aux partis politiques, mais bien au contraire, en leur sein.

Le combat qu'ils menèrent dans la phase précédente déboucha sur une maturation de la conscience nationale. L'exaltation du patrimoine spirituel de la tradition africaine, loin d'être une attitude figée, visait à éclairer la route conduisant à assumer les responsabilités actuelles. D'avoir fourni les armes culturelles de la contestation coloniale, puis d'avoir intégré le noyau des premières organisations politiques, les intellectuels demeurent aux postes avancés de notre combat libérateur. Il leur revient le rôle de mieux expliciter, afin de les éliminer, les mécanismes à travers lesquels s'exerçait la dépersonnalisation coloniale-économique pour les besoins de la traite, antagonismes entre les groupes ethniques, création de mentalités de dépendance, stagnation sociale, obscurantisme culturel. Pour redéfinir à l'intention du peuple la place de la culture dans le processus de formation des nations, les intellectuels interprètent les mutations engendrées par la lutte armée. Toutes les manifestations par lesquelles les peuples appréhendent leur situation spécifique et regardent leur univers subissent un changement radical.

On voit apparaître la personnalité culturelle qui donnera un sens à l'émergence de la nation.

En s'identifiant avec le contenu révolutionnaire des mutations en cours, les intellectuels apprennent de nouvelles formes d'expression.

Une nouvelle littérature surgit dans le feu du combat.

Les écrivains qui jusqu'alors percevaient dans leurs œuvres les réalités de la nuit coloniale actualisent leur thématique.

La note dominante de l'expression poétique cesse d'être le refus de l'assimilation à l'autre pour devenir essentiellement l'exaltation de l'émergence de la lutte armée. Eveilleur des consciences, c'est le poète qui fixe pour l'histoire la rencontre entre le peuple et son combat.

Lève-toi et marche fils d'Afrique.
Lève-toi noir écoute la clameur du peuple.
Afrique, justice, liberté
Prends conscience va sur les montagnes.
Pieds sur terre prends les armes.

(Kaoberdiano Bambara)

Et les chants de la vieille négritude sont étouffés par le crépitement de ces « armes miraculeuses » :

Ton fusil va briser toutes les chaînes
ouvrir toutes les prisons
tuer tous les tyrans
restituer la terre à notre peuple.
Mère il est beau de lutter pour la liberté.
Il y a un message de justice
Dans chaque balle que je tire.

(Jorge Rabelo)

Au niveau de la création populaire, l'évolution des esprits est encore plus sensible. Le chant de l'époque de la clandestinité tribale drainait les souvenirs, établissant à peine, les liens de complicité nécessaires à la survivance de la communauté. Voici que la guerre libère les initiatives créatrices et la nouvelle expression artistique en est le vivant témoignage.

La vie est marquée par l'affrontement direct avec le colonisateur, signifié par les armes.

D'autres mains battront les tam-tams de victoire de la guérilla en Guinée :

Va donc dire aux Portugais
qu'ils en finissent de faire peur dans la brousse
Car il y a du sang neuf
qui épaule le fusil
car il y a du sang jeune
pour défendre la patrie
Seulement le feu te fera partir
ahi Portugais
Seulement le feu du fusil
Seulement le doigt sur la gâchette
te fera partir.

Mais la lutte armée contient ses exigences esthétiques.

Sur le plan de la littérature, par exemple, cette exigence se manifeste, à l'heure actuelle, par la recherche d'un langage qui, venant du peuple, parle au peuple. Avec la charge de notre émotion révolutionnaire, la signification intentionnelle donnée aux mots de la langue imposée par la colonisation ainsi que l'éclatement de ses structures classiques par l'insertion du corps linguistique africain, amorcent une révolution sémantique.

En somme, l'affirmation de notre personnalité culturelle se dessine dans le temps à travers les diverses phases des combats livrés contre la domination coloniale. Cette longue et douloureuse quête d'authenticité qui débouche aujourd'hui sur la recouvrance de la souveraineté nationale, nous l'avons vu, est légitimée par les hommes de culture qui militent au sein du parti politique.

L'axe central de notre action, dans ce combat tricontinental pour le développement culturel de nos peuples ne se situe plus dans l'appel à la compréhension de l'Occident sur nos différences ou sur notre spécificité. N'est-ce pas l'Occident le refuge privilégié des anciens combattants ? Consolider les nations, approfondir les options révolutionnaires — tel semble être le prix de notre participation à l'humanisme démocratique et universel. En d'autres termes, la rénovation des contacts culturels et l'interpénétration des civilisations passe désormais par la rencontre des faits révolutionnaires. Que le lieu d'élaboration de cette nouvelle saisie du monde soit à Cuba, territoire libre de l'analphabétisme et de l'ignorance, c'est là un signe des temps.

Et cette révolution qui sera un acte poétique par excellence nous la voulons encore une fois « pour la faim et la soif universelles ». Puissions-nous étendre la ceinture de feu, au-delà de nos frontières...

effacer le mirage

par bernard jakobiak

Si j'écris ces quelques lignes ce n'est pas par goût du scandale, ni par rancœur personnelle, mais c'est simplement pour participer à la destruction d'une fascination encouragée au Maroc et dans tous les pays francophiles et peut-être anglophiles et qui continue, et qui se développe, et qui dispose de moyens énormes, et qui prend, et qui stérilise, et qui me scandalise.

Qu'on considère une fois pour toutes que la culture française n'est que l'expression d'une caste : la caste intellectuelle héritière directe de l'aristocratie du « grand siècle » et de la bourgeoisie qui l'a mimée en y ajoutant son appétit de pouvoir et de richesses dont 99 % des habitants de son propre pays et 1/3 du monde ont subi les désastreuses conséquences pendant deux siècles ! Car je vous le demande, que reste-t-il au peuple de France hors du droit-devoir de répéter la leçon apprise : de s'embourgeoiser !

Qu'on reconnaisse, afin de prendre un nouveau départ, que dans cette caste-là si les bonnes intentions ont été légion à partir de la déclaration des droits de l'homme, elles n'ont jamais, absolument jamais été une remise en question d'un héritage culturel toujours, et quel que soit le régime, senti aussi inaliénable qu'un titre héréditaire ! Et tout comme le « roi soleil » avait neutralisé dans sa cour méticuleusement hiérarchisée, les comtes ducs barons marquis dont la puissance était en baisse devant la montée de la bourgeoisie et de son argent, le monde bourgeois français d'aujourd'hui, dans le creuset des quelques rues places maisons d'édition, cafés littéraires, galeries salons jurys d'un Paris prolongeant sa notoriété autrefois présumée mondiale, enferme les peintres sculpteurs écrivains penseurs poètes dans l'auto-célébration ou l'auto-destruction d'un héritage aujourd'hui sans effet sur quoi que ce soit ! On s'est affiché dadaïste, surréaliste, anti-théâtre, nouveau roman, happening..., ce n'a jamais été qu'une prise du pouvoir à l'intérieur de la famille. Des querelles entre initiés !

Qu'on en finisse avec cette supercherie ! et d'autant plus qu'elle est un produit d'exportation de choix pense-t-on, vers les pays du tiers-monde. Qu'on en finisse et que les intellectuels des pays sous-développés cessent de voir, ou de faire semblant de voir des représentants d'une civilisation réussie dans les écrivains penseurs artistes qui sont seulement parvenus à se faire une place dans la coterie parisienne. Ils ne représentent en effet qu'eux-mêmes et lorsqu'ils parlent de remise en question fondamentale de l'Occident par exemple, ils se leurrent, car ils ne peuvent concevoir un bouleversement qui mettrait fin à la pérennité culturelle dont ils sont les actuels bénéficiaires.

Jamais ils n'admettront que la colonisation soit un des fruits d'une pensée dont ils sont tributaires et qu'ils prolongent. (Un simple coup d'œil sur la mappemonde d'avant 1950 suffit à se convaincre pourtant que l'expansionnisme et l'élimination de l'autre ont été bien plus que n'importe quel Racine, Voltaire, Shakespeare, Goethe, l'expression de l'éthique européenne). Ils sont amnésiques. Ils oublient tout ce qui ne dore pas leur blason. Ils ne se souviennent plus que l'Europe pendant des siècles a vécu sous le joug de 2 ou 3 grandes puissances et que leurs révolutions n'ont pas ébranlé les fondements de leur impérialisme puisqu'ensuite ils ont simplifié le Monde de la même façon. Surtout, se voulant purs, persuadés du bon droit de leur matière grise et de la légitimité de leur rang d'honneur, ils se veulent professeurs du Monde sans même se rendre compte qu'ainsi ils ne font que rétrécir la complexité de la réalité selon la particularité de leurs expériences, sans savoir qu'ainsi ils s'applaudissent et applaudissent leur histoire. Seul progrès possible pensent-ils, alors que rien ne change chez eux, alors qu'ils sont de plus en plus impuissants, de plus en plus confinés. Finis les maîtres à penser ! Finis les Gide, les Sartre, les Camus ! De plus en plus confinés, ils ne se demandent même pas d'où leur vient la relative estime où on les tient encore. Elle leur semble tellement naturelle.

Ils se divisent en familles d'esprit et sont à ce point persuadés de leur supériorité que rien en dehors d'elles ne peut les atteindre. Ils liront par exemple les beatniks, les écrivains noirs d'Amérique, les Mexicains Urugayens, Cubains, Algériens, Marocains, Sénégalais, Antillais..., mais ce sera avec le regard désabusé, condescendant et essentiellement jouisseur du vieillard plein d'expérience pour une jeunesse un peu folle. Les plus ouverts, les plus lucides, s'empresseront de constater que les écrivains du tiers-monde quittent l'Europe, ne lui demandent plus de médailles ; mais, au lieu de voir là une preuve de l'échec de leur progressisme et de leur humanisme dont l'un des piliers était l'universalité, ils n'en continuent que mieux à se laver les mains, à maintenir leur place dans la caste qu'ainsi ils soutiennent. En effet, elle admet tant de nuances contradictoires qu'elles s'annulent mutuellement. Au fond, chacun s'est rangé dans son fief et s'y tient. Et si les bruns, les jaunes, les rouges, les noirs ne se sentent plus aussi tentés d'en choisir un et d'y entrer, eh bien tant mieux ! car alors tout continue à se passer comme si n'avait jamais existé la mise à sac du Monde et l'on peut rêver d'intégrer une culture immaculée à la civilisation des loisirs.

Dès lors, la dernière porte, celle de la mauvaise conscience vis à vis des anciens colonisés, se ferme. La caste intellectuelle française, entre soi, s'amuse à des petits jeux subtils ; cultivé, idéaliste et impuissant on se délecte de nouveautés de forme ; on trouve ainsi, dans la dignité, le refuge qu'offre la bourgeoisie à ses belles âmes ; minorité neutralisée, on est sensible à la supériorité métaphysique de l'écriture ; on se croit large d'esprit ; on s'enferme à la mode 1968 parisienne ; prude ou outrageusement érotique on vit d'abstrait, on combat la pensée d'hier, fier, tout aussi individualiste que ses pairs, comme eux on veut ignorer ce groupe chancre noble nouveau modèle qui porte, supporte, hisse, dicte une règle plutôt mondaine dont on évite de parler ; « s'engager » dans cette filière a déçu ; on revient au psychologique ou à la forme, dans tous les cas au raisonnable ; le politique, l'intuitif, le collectif, l'imaginaire après une brève parenthèse au profit de l'un ou de l'autre, sont à nouveau jugés d'aussi basse extraction que le peuple l'était au « siècle des lumières ».

En effet, ne nous y trompons pas, si on applaudit à Paris des livres écrits par des francophones étrangers c'est seulement pour l'exotisme du brouet que ne manque pas de produire le mélange d'une vitalité jugée, sans qu'on ose se l'avouer, sinon infantile du moins seulement adolescente, et de cette irremplaçable parisiennité humée en quelques mois.

Je voudrais contribuer à libérer ceux qui ont encore les yeux fixés sur ce tout Paris restreint et de plus en plus anachronique, dont la répu-

tation vient d'une vieille habitude. Il suffit de ne pas s'y laisser enfermer pour constater que cette caste qui y légifère a réussi le tour de force de se maintenir sous les monarchies, les empires, les diverses républiques tout comme elle se maintiendrait dans le communisme et que vient de là son sentiment d'inexpugnable continuité ; minorité le plus souvent apolitique, elle devient, quand elle se sent menacée, le professeur pontifiant d'un peuple considéré depuis des siècles comme tellement nul qu'on n'est jamais parvenu à rêver d'autre chose qu'à l'enrégimenter pour lui apprendre à répéter la bonne parole.

Me voilà de cette caste intellectuelle, mais je ne veux pas oublier ni reléguer mes origines. J'ai des souvenirs. Français moyens et Français pauvres, ceux qu'on côtoie dans toutes les rues, les plus nombreux, je me souviens : Rabelais, Montaigne, Racine, Molière... n'ont jamais écrit pour moi. Ils ne peuvent être pour vous, pour nous, qu'une espèce d'exotisme ou alors un rite nécessaire pour passer des examens, un travail comme tous les autres mais moins pénible que celui de nos père et mère, à l'usine. Non, vraiment, « les lettres d'Angleterre » par exemple, du tolérant fin parisien Voltaire ne peuvent éveiller l'admiration dans la complicité que d'un fils de bonne famille ; il était le fils du directeur d'une fabrique de chaussettes, je le préparais au baccalauréat, il venait ostensiblement en DS ; il appréciait lui, Voltaire.

Je me suis alors aperçu qu'Emile Zola avait été le seul écrivain à tenter une certaine expérience parmi le peuple afin d'en apprendre quelque chose. La caste commence seulement à lui pardonner ce choix : cette exploration, pourtant honnête. Elle est périmée. Rimbaud, est le seul dans toutes les lettres françaises, jusqu'en 1968. Rimbaud, cette exception, l'unique, fils de gens humbles très peu instruits, ne s'est pas fait prendre ; comme je comprends qu'il ait eu besoin d' « une saison en enfer » pour échapper à une emprise culturelle tellement despotique et dépersonnalisante qu'il a été forcé de fuir en Abyssinie, forcé de ne plus écrire !

Désert. Il n'y a plus qu'un désert, à la place de ce passé français dont le monde bourgeois est si fier que chez lui il l'impose, qu'hors d'Europe il l'exporte.

Désert : il reste une ou deux phrases par ci par là. Désert, car tout ce qui a préparé le raisonnement scientifique gît, vestiges archéologiques. Désert, où se dressent « le contrat social » et « le discours sur l'inégalité », monuments funéraires oubliés car on s'est bien gardé d'en approfondir les intuitions.

Désert, car en ce XXe siècle en apparence si fertile, je n'ai encore recontré que « le voyage au bout de la nuit » ; le seul roman du peuple des banlieues et des petites villes de France, le seul à ce sujet, d'une réelle valeur littéraire. Mais quel bain du plus noir des pessimismes ! car Ferdinand Céline allant au peuple, se délecte à y sombrer. Désert, l'expression de tout un peuple ! Je n'exagère rien ; je n'ai, en face du tableau noir Céline que mes souvenirs, des faits divers dans des journaux et les discussions au bar d'un café.

Qu'on en finisse ! Qu'on soit guéri d'attendre quelque chose pour soi d'une littérature qui, malgré 80 ans d'enseignement généralisé, ne s'est pas encore libérée de sa suffisance ni de son paternalisme, qui vit en altitude à des lieues de toute expérience ou préoccupation de la majorité des gens, qui n'a pas su, malgré ses bonnes intentions et ses sporadiques désirs d' « engagement », favoriser l'expression par le peuple, la création d'une seule œuvre forte exprimant le peuple et écrite dans la liberté dont Rimbaud rêvait c'est-à-dire sans aucune filiation, sans rien du passé habit de singe !

Cette seule carence suffirait à prouver que le monde des Lettres en France n'a jamais été qu'un bastion de privilégiés ou de naturalisés privilégiés, soucieux avant tout de maintenir l'identité de leur caste.

chronique

exposition mohammed khadda[1]

par malek alloula

On pénètre dans le monde de Khadda non par effraction mais par un brusque arrachement qui transmue toutes valeurs acquises ou héritées et qui invite sans cesse à un réajustement de la perception.

Si le peintre se tient en cette pointe avancée, où signes et couleurs précèdent l'aurore d'un jour à venir, c'est pour bâtir un langage nouveau — et pourtant ancestral — dont la trame parcourt une terre acquise de haute lutte et qu'il est seul à maintenir dans sa profusion.

Cette lutte, chaque toile de Khadda en atteste l'existence sans jamais la priver de son mouvement et de sa fugacité illuminante.

Cette vie, jamais trahie et qui s'ancre au plus profond niveau, trouve ici les signes précurseurs qui la cernent dans ce qu'elle a de plus énigmatiquement fuyant.

On comprend, dès lors, que le choix d'une expression picturale n'obéit à aucune mode du jour, ni à aucune facilité, mais devient ce moyen privilégié de la recherche d'une vérité toujours se dépassant.

S'il faut trouver une œuvre forte et précaire à la fois, celle de Khadda nous en offre l'exemple manifeste.

Forte dans sa démarche, dans son mouvement qui la portent en ce point de fusion solaire où les couleurs éclatent sous la poussée d'un questionnement incessant et essentiel. Forte aussi dans son unité non plus fondée sur la répétition mais sur le renouvellement profond qu'exige toute œuvre digne de ce nom.

Précaire sans doute parce que cette victoire momentanée, qui n'est jamais savourée pour elle-même, constitue une halte où s'équilibrent le nouvel élan, la nouvelle marche qui, chaque fois, remettent en question l'acquis.

---

(1) Exposition tenue du 30 décembre 1967 au 15 janvier 1968 à la Galerie de l'UNAP. Alger.

D'une toile à l'autre, on perçoit chez Khadda une exigence lucide qui est en même temps celle d'un peintre et celle d'un poète.

Peintre, Khadda nous l'affirme par cette maîtrise qui, indéniablement, le porte au devant de notre horizon culturel et qui, dès lors, avalise le rejet d'une figuration jugée incompatible avec le dessein ultime.

Poète, il nous parle, mieux qu'un autre, ce langage d'une terre dont il retrouve les emblèmes égarés et qu'il dispose sous nos yeux en des teintes où l'ocre, le rouge, le bleu et le noir retiennent dans leur enchevêtrement hiéroglyphique une lumière omniprésente qui est notre paysage mental.

Mais, au-delà de sa force et de sa précarité, au-delà de sa poésie et de son exigence, la peinture de Khadda nous dit une inquiétude permanente qui lui donne une dimension humaine et abolit l'image du peintre enfermé dans son univers ou son atelier.

Généreuses, les toiles de Khadda vont toujours au devant du peuple pour nouer le dialogue dont l'instauration demeure l'objectif dernier.

C'est cette capacité de parler et d'écouter qui définirait peut-être le mieux la peinture de Khadda.

Dialoguer non plus au niveau de poncifs et de lieux communs déshonorants mais à un niveau ultime où a lieu la plus forte enchère qui soit : celle d'une œuvre et d'une vie à la recherche de leur sens le plus profondément humain. Nul mieux que Khadda n'a porté ce besoin à un tel point d'exigence et de lucidité.

S'il réalise et appelle de ses vœux une peinture monumentale c'est parce qu'il est certain que seul le verdict du plus grand nombre est l'amplificateur légitime d'une œuvre qui tient par toutes ses fibres à ce substrat collectif.

L'œuvre rejoignant la vérité d'où elle est partie bouclerait le cercle en ouvrant « la voie royale » qui n'est plus celle d'une aristocratie désuète mais celle d'un peuple reconnu et se reconnaissant.

C'est pour cela que les toiles de Khadda ne sont plus objet de délectation mais jalons en ce lieu d'éveil où tout est à naître avec le jour prochain. C'est pour cela aussi qu'elles ne seront jamais objet d'indifférence.

Nous avons voulu ces lignes paroles sur une peinture. Nous demeurons, cependant, persuadés qu'à partir d'un certain seuil de qualité, où se tiennent depuis longtemps les toiles de Khadda, toute parole qui ne serait pas cette peinture même tournerait sans cesse dans l'ornière de la paraphrase.

N'est-ce pas là le signe qu'une œuvre a formé son propre langage supérieur à tout autre ? Si notre propos reste, malgré sa sincérité objective, sur les premières marches de cette œuvre nous voulons y voir l'illustration de la vérité d'un art devenu majeur au sens le plus plein et le plus prometteur du terme.

mohammed khadda

né le 1 Mars 1930 à Mostaganem (Algérie)

Expositions de groupe

« Cimaise de Paris »
« Club des 4 vents » Paris
« Galerie du Gouvernail » Paris
« Savage Galery » Londres
et à Alger, New York, Abidjan, Paris, Sofia, Tunis, etc...

Participe aux salons

« Réalités Nouvelles » Paris 1955, 57, 58
« Jeune Peinture » Paris 1955
« Salon des Beaux-Arts » Paris
U.N.A.P. Alger 1965

Expositions particulières

Galerie « Transposition » Paris 1961
Galerie de l'U.N.A.P. Alger 1963
« L'Œil Ecoute » Lyon 1964
Galerie « Pilote » Alger 1965
Galerie de « Z B » Vienne (Autriche) 1967
Galerie de l'U.N.A.P. Alger 1968
Centre Culturel Français Alger 1968

Œuvres acquises par

Le Musée d'Art Moderne - Paris
Le Musée National des Beaux-Arts - Alger
Les Musées Nationaux - La Havane

e.m.i. - tanger